Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 99 — 24 NOVEMBRE 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

LES NAZIS EN ESPAGNE

AU sujet du trésor des nazis, enfouis sous les eaux du lac de Toplitz, on brode un roman. Et un nom circule à nouveau dans les colonnes de la presse mondiale : celui de Hugh Skorzeny.

Skorzeny, c'est l'aventurier rallié au nazisme, qui sut devenir l'homme de confiance de Himmler et de Hitler et qui fut chargé par celui-ci de « libérer » Mussolini. « Libération » présentant toutes les caractéristiques d'un rapt au profit seul des Allemands, qui obligèrent leur ancien allié à prendre position contre Badoglio et à continuer une guerre qu'il voulait voir finir, car il savait où elle devait pour lui se terminer : sur l'allonge où il fut finalement pendu par un pied, après avoir été dûment exécuté.

Skorzény habite aujourd'hui en Espagne. Il s'est même fait naturaliser espagnol et a une grosse affaire d'Export-Import; d'autres activités plus secrètes et plus louches aussi. Il est millionnaire. Beaucoup d'observateurs ont l'impression que Skorzény est un des « administrateurs » des biens nazis, placés dans différentes banques, en Suisse, en Argentine et en Espagne.

C'est par un témoin accidentel que le nom de Skorzény a été cité au sujet des fouilles dans les eaux de Toplitz. Il assure avoir reconnu Skorzény — sa carrure de géant le rend facilement reconnaissable — dans les rues de Salzbourg ces semaines dernières et quand il était fortement question d'une vraie expédition d'hommes grenouilles envoyés par le gouvernement autrichien fouiller l'endroit où l'on suppose que les nazis immergèrent plusieurs caisses contenant des lingots d'or, de faux papier-monnaie, et, surtout, des documents considérés quelque peu dangereux pour des personnalités très en vue dans les deux Allemagnes, celle de l'Ouest comme celle de l'Est. Il ne faut pas oublier que Heinrich Mueller, après avoir été un nazi notoire, devint communiste et stalinien.

On a vu également à Salzbourg Dollmann et Wolff, résidant, eux aussi, actuellement en Espagne.

Mais le but de ces lignes, ce n'est pas de sacrifier à l'imagination autour du riche sujet du lac Toplitz, avec tous ses secrets. D'autres nous intéressent beaucoup plus qui ne sont que des demi-secrets. Car personne n'ignore aujourd'hui que si la Belgique est une plaque tournante pour les activistes français, l'Espagne l'est pour les anciens nazis allemands. Plusieurs y habitent, mènent une vie publique et entretiennent d'utiles relations avec les péronistes, les fascistes italiens et anglais, avec les néo-nazis américains, et, on s'en doute, avec les phalangistes espagnols.

Tous ces messieurs sont couverts par des affaires plus ou moins florissantes, mais qui servent toutes de couverture au but véritable de leur présence en Espagne; à savoir : préparer l'action combinée du nazi-fascisme à travers le monde.

L'Espagne est, pour cela, le pays rêvé. Facilités de communications avec l'Amérique du Nord et du Sud, proximité du Portugal et de la France, régime « compréhensif » et tolérant, qui les laisse faire sans se préoccuper le moins du monde de leurs allées et venues... Quand un pays fait des réclamations contre les agissements de certains de ses ressortissants — la France de de Gaulle par exemple — on s'arrange toujours pour marchander certaines limitations de liberté, plus apparentes que réelles, exigeant, en échange, des mesures, fort réelles celles-là, contre les antifranquistes espagnols.

Les nazis ont de l'argent. De l'argent sauvé de la catastrophe par la prévoyance germanique et par l'esprit de suite de ses chefs, qui n'ont cessé de créer des foyers de nazisme de par le monde.

Car il ne faut pas s'abuser : le nazisme a été et sera toujours une entreprise internationale, vers laquelle ont afflué d'énormes sommes d'argent, venant des forces économiques intédessées par la continuité du régime capitaliste et qui luttent pour enrayer tout progrès social et politique dans le monde.

En plus des trésors sauvés par les nazis, il y a l'apport continuel de l'argent émanant de grands groupes financiers d'Europe, d'Afrique du Sud et de l'Amérique du Nord et du Sud, qui se fient aux chefs nazis pour leur technique dans la lutte contre le progrès.

Et l'Espagne de Franco, nous l'avons déjà dit maintes fois, est la tête de pont de la réaction mondiale. Elle est le dépôt d'armes matérielles et morales qui menacent partout la liberté, les droits de l'homme, les conquêtes du monde du travail et de la pensée.

Hugh Skorzeny, le tueur, l'homme de main de Himmler; Kaltenbrunner, Borkman, le dauphin de Hitler, vivants peut-être — on a perdu leur trace, mais probablement ne l'est-elle pas pour tout le monde — sont tous à l'affût de l'occasion propice. Ils travaillent en silence. Et nous sommes tous menacés, tant qu'ils trouveront asile et champ d'expérimentation en Espagne, pour développer et mener à bien leurs criminelles entreprises.

Nous l'avons dit : tant que Franco est au Pouvoir; tant que l'Espagne n'est pas libre, la liberté est en danger dans le monde entier.

Lecoin et l'objection de conscience

Six ans de lutte, un an de "suspense"

Louis Lecoin fonda *Défense de l'homme*, revue mensuelle, en octobre 1948. Il habitait alors à Antony, dans la banlieue de Paris.

Quelques années plus tard, il en remit la direction à Louis Dorlet. Il s'était, entre temps, choisi une résidence paisible dans le Midi, dans la jolie ville de Vence, et, là, un désir bien compréhensible de retraite l'inclina à « passer la main ». C'est depuis lors que Dorlet dirige *Défense de l'homme*.

A la fin de 1957, un deuil atroce frappa Louis Lecoin. Sa compagne mourut subitement. Le charmant séjour de la Côte d'Azur perdit son attrait pour le vieux lutteur, qui revint se baigner dans l'atmosphère de Paris, où vivaient ses enfants.

Et, en grande partie pour juguler le chagrin qui l'étreignait, il reprit le combat : « Lutter ou mourir », il sentait qu'il n'avait pas d'autre choix.

Alors naquit *Liberté*, dont le premier numéro parut fin janvier 1958, et qui fut hebdomadaire pendant six mois. Dès ce premier numéro, un grand titre donnait un sens à la lutte : « L'objection de conscience sera un jour reconnue partout. » Le comité de patronage qui appuyait l'action entreprise réunissait les noms d'André Breton, Charles-Auguste Bontemps, Bernard Buffet, Albert Camus, Jean Cocteau, Jean Giono, Lanza del Vasto, Henri Monier, l'abbé Pierre, Paul Rassinier, le pasteur Roser et Robert Treno.

Liberté parut ensuite deux fois par mois, puis devint mensuelle. Sa revue n'était pour Louis Lecoin qu'un moyen, non un but. Son but c'était la reconnaissance de l'objection de conscience. Toute son action consistait à obtenir le maximum de toutes les personnalités sympathisantes pour faire pression sur les hommes au pouvoir.

Il eut de graves déconvenues, des « coups durs », des procès. La guerre d'Algérie, le 13 mai, la mort de Pierre Commin dont l'influence dans les milieux socialistes était précieuse, ralentirent, retardèrent la marche des choses. Mais rien ne put abattre ni décourager Louis Lecoin. Son triomphe fut d'obtenir une promesse du général de Gaulle. La cause semblait gagnée, mais elle gardait de si nombreux ennemis qu'en juin 1962 il frappa un grand coup : il fit une longue grève de la faim qui contraignit le gouvernement à l'hospitaliser. Mais en même temps il obtenait l'assurance qu'un projet de statut des objecteurs de conscience allait être soumis aux Chambres par le gouvernement, tandis que les réfractaires au service militaire en train de purger leur peine seraient progressivement retirés des lieux de détention.

La lutte, qu'alors on avait crue terminée, devait se poursuivre encore de longs mois avec des alternatives d'espoir et de déception. C'était pourtant une promesse sans ambiguïté que contenait le « communiqué final » qui parut dans *Liberté* (n° 86) du 1er juillet 1932 :

« Au vingt-deuxième jour de sa grève de la faim, Louis Lecoin vient de cesser son jeûne après avoir pris connaissance de la déclaration du gouvernement selon laquelle le projet de statut des objecteurs de conscience sera adopté par le conseil des ministres du 4 juillet pour être voté à la présente session parlementaire. »

Il était précisé que si le vote tardait, les objecteurs emprisonnés *« sortiraient de prison »* pour être, en attendant, *« affectés à des tâches non militaires »*.

Ce texte permet de mesurer la distance entre ce que les hommes politiques promettent et ce qu'ils tiennent. Du reste, Lecoin ne s'y trompait pas, qui, dès le même numéro de *Liberté*, écrivait : *« Que sera le statut ? Hier, on nous garantissait qu'il serait assez large. Aujourd'hui, nous craignons que, de dépit, les officiers de la rue Saint-Dominique n'aient sabré dedans : élaguant les bonnes branches et ménageant les rameaux parasitaires. »*

Un mois plus tard, sous le titre : *« Projet de statut inopérant... Les objecteurs incompris et lésés... »*, il constatait qu'à la séance de l'Assemblée nationale du 27 juillet les députés, *« après une discussion confuse et assez lamentable »*, avaient renvoyé le projet de statut à une autre session, et que les objecteurs attendaient toujours leur élargissement. Aussi, dès le mois de septembre, il reprenait sa propagande, alors qu'il entrevoyait déjà tant d'autres campagnes à mener.

A la fin de 1962, Lecoin avait certes vu libérer soixante-dix objecteurs rassemblés désormais au centre de Mauzac; sur le reste, toutefois, il n'avait encore reçu que des « assurances ». Et ce n'était pas faute de multiplier les démarches ni de bombarder de rappels pressants tous les milieux capables de hâter la réalisation de son dessein !

Evoquant les vœux qu'il avait reçus pour le Nouvel An, il écrivait (*Liberté*, n° 87, 1er février 63) : *« Le statut pour cette année ! Cette prévision était généralement envisagée... Mais le « pour cette année » avait le don de m'agacer. Le statut pour ce printemps, rectifiais-je à part moi. »* Les atermoiements furent tels que les amis de Lecoin tremblèrent : n'allait-il pas recommencer la grève de la faim pour obliger les hommes politiques à se ressouvenir ? Les lecteurs de *Liberté* respirèrent quand le n° 88 leur apporta une espérance décisive : *« Le statut est en bonne voie, je ne recommencerai donc pas en juin la grève de la faim. »* Et le suivant précisait : *« Nous touchons au but. Demeurons vigilants et fermes. Le Parlement discutera du statut en mai. »*

« J'ai tant de fois espéré et tant de fois été déçu que je ne sais comment m'y prendre aujourd'hui pour vous dire que nous atteignons enfin le but recherché », écrivait Louis Lecoin dans le n° 90, où l'on apprenait que le projet allait profiter du temps apparemment perdu : venant plus tard, il n'en serait que meilleur. Le 26 avril, on apprenait que le texte en était favorablement corrigé. Lecoin demandait *« encore quelques jours de patience »*... qui lui permettraient de se rendre compte si le droit d'être optimiste était enfin justifié.

Et tout à coup, en juin, l'atmosphère redevient tragique...

●

Quelques militants seront jaloux de conserver par-devers eux comme un document exceptionnel cette édition spéciale de *Liberté* datée du 15 juin 1963 et qui porte sur trois colonnes ce titre : *«Je suis contraint à ce deuxième jeûne »*.

C'est qu'au moment où la partie semblait gagnée le projet de statut se trouva soudain bloqué. Lecoin l'apprit le 6 juin. Le lendemain, il adressa au président de la République une longue lettre, très mesurée, dans laquelle il revendiquait le bénéfice des promesses faites. Le 11, n'ayant pas obtenu de réponse,

(Suite en page 2).

Pour le respect du droit d'asile des espagnols

Motion approuvée par acclamation à la fin du meeting de Lyon du 20 octobre 1963

« Les citoyens Français, réunis le 20 octobre 1963 en la grande salle de la mairie du sixième arrondissement de Lyon, sous l'égide de la Fédération de la Libre Pensée du Rhône, de la Ligue des Droits de l'Homme, du Syndicat national des instituteurs et du Mouvement indépendant des Auberges de la Jeunesse;

» Demandent avec la plus grande instance au gouvernement français de libérer les dix-sept émigrés espagnols récemment arrêtés;

» Demandent qu'ils bénéficient de la même mesure de mise en liberté provisoire dont ont déjà été l'objet quatre de leurs camarades puisqu'il apparaît bien que leurs dossiers sont vides de toute accusation sérieuse;

» Espèrent que la cinquième Ré-

(Suite en page 2.)

— Aller dans la lune ? Ça ne m'intéresse pas !... Mes savants vont la faire venir chez nous...

COMMENTAIRES

Dia tras dia

MINEROS

UNA trágica actualidad hace de los mineros, en todas partes, los héroes de sucesos diversos. Primero han sido las huelgas de Asturias, precedidas, en España, por las de los mineros de Puertollano. Han sido luego las catástrofes producidas en diferentes lugares, con fortunas varias: mineros salvados en Peyne; otros rescatados a una muerte horrible después de 14 días de fondo, en Lengede. Por fin, la terrible catástrofe minera de Omuka, en el Japón, que cuenta por centenares las víctimas. Setenta cadáveres encontrados en una sola vez; descubrimientos sucesivos de otros cuerpos que elevan la cifra a una suma escalofriante.

Todo el trabajo de los hombres es arriesgado. Arriesgado el del albañil que muere levantando las casas de los otros. Arriesgado el de los obreros que trabajan en centrales eléctricas; de los que realizan instalaciones; de los que hoy colaboran con los técnicos en todas las experiencias dirigidas a domeñar la energía atómica. Arriesgado el de los ferroviarios; el de los metalúrgicos; hasta el de los humildes chóferes.

Pero ninguno como el de los mineros. Condiciones de trabajo insalubre que ninguna previsión sanitaria puede mejorar. El 70 °/o de los obreros de la mina, si no mueren sepultados, acaban enfermos de silicosis. Hemos visto en Nerva y en Rio-Tinto lo que era el trabajo extenuante de las minas en que se extrae el cobre. Cerca de ellas toda vegetación muere. El 90 °/o de los obreros terminaban tuberculosos. Hemos presenciado en Suria y Figols lo que era el trabajo de los mineros que extraen la potasa de las entrañas de la tierra. El 80 °/o sufren de asma y de enfermedades diversas de las vías respiratorias.

Las minas de carbón, que son todavía las más sanas, dan asimismo porcentajes terribles de enfermedades profesionales.

A veces hemos preguntado a los hombres de la mina: ¿Por qué hacéis este trabajo? ¿Por qué no cambiáis de profesión?

La respuesta ha sido uniforme y sorprendente:

—Porque la mina tiene un atractivo muy fuerte sobre nosotros. Porque el que ha nacido en una cuenca minera y ha empezado a trabajar en la mina no puede dejarla. Hay como una tradición y como una dignidad en la profesión de minero. Luego, hay una moral de la mina: en ningún sitio es tan fuerte el sentimiento solidario. Quizá sólo en el mar se encuentran ejemplos parecidos. El peligro une. La facilidad separa.

El minero siente confusamente que hay en él una fuerza vital, que lo eleva por encima del común de los mortales. En el hecho físico de arrancar los minerales de las entrañas de la tierra, hay como un quehacer sobrehumano. No todos los hombres pueden ser mineros. No a todos los hombres es dado descuajar diamantes, crear el oro negro.

Pese a las catástrofes que se multiplican; pese a las luchas encarnizadas que los mineros han debido librar para conseguir que las condiciones de trabajo se hagan soportables, raro es el minero que abandona la mina por otra profesión. Entre los once rescatados a la muerte en Lengede, el único que ha dicho que nunca más bajaría a una mina, es el que a ella había bajado por primera vez, en curioso, en aficionado, y al que en ella el azar le sepultó. Los otros nada han dicho. Todos volverán a la mina, aunque en ella, a la postre, tengan que morir... como vuelven al mar los pescadores después de las catástrofes anuales que devoran centenares de sus hermanos, de sus hijos, de sus amigos.

Siempre hemos sentido un respeto y una admiración instintiva por los mineros. Siempre se nos han antojado seres casi mitológicos, pues en ellos revive el símbolo de Vulcano e incluso el de Prometeo.

Son los primeros pioneros del cosmos. Antes de que los hombres pensaran en ir a la Luna, soñaron con llegar a las entrañas de la tierra. Y son los mineros los que a ellas llegan, dejando, en la empresa, millares de vidas.

Zola, en «Germinal», escribió la epopeya de la mina: como trabajo, como esfuerzo humano y como rebeldía. De las minas arrancaron los más grandes movimientos de reivindicación del proletariado. Y la burguesía, lo mismo la de Charleroi que la de La Arboleda, igual la de Huelva que la de Tokio, con idénticas reacciones la de Glasgow que la de Decazeville, con la misma mentalidad la de Sama de Langreo que aquella de Johanesburgo, ha temblado cuando ha visto desfilar por las calles los rostros negros, iracundos, viriles, justicieros, de los hombres de la mina. Nadie como ellos ha interpretado e interpreta la acción y el espíritu de las luchas sociales, de la toma de conciencia de las masas obreras, de la marcha del proletariado hacia su emancipación.

...Y aún hoy, en la noche en que el franquismo ha sumergido a España, son ellos, los mineros — mineros de Asturias, de Vizcaya, de León, de Puertollano — los que anuncian las nuevas auroras libertarias.

Federica MONTSENY

Lecoin et l'objection de conscience

(Suite de la page 1)

il écrivait de nouveau au général de Gaulle, et cette fois pour lui faire part de sa résolution :

« Je ferai la grève de la faim dès lundi matin 17 juin, avec l'espoir que vous voudrez bien vous pencher sur le problème de l'objection de conscience et que vous aurez à cœur — vous le pouvez — d'y donner une vraie et honnête solution. »

Louis Lecoin publiait dans ce numéro spécial des lignes émouvantes :

« J'avise les autorités supérieures que j'accomplirai ma grève de la faim dans les mêmes conditions qu'en 1962, aussi scrupuleusement. Pour leur épargner d'abuser de la force afin de m'hospitaliser, je les avise que le quinzième jour je me rendrai moi-même à l'hôpital. »

Heureusement, ce tirage ne fut pas distribué : dans sa réunion du 11 juin, le conseil des ministres, après avoir approuvé les grandes lignes d'un projet de statut, décida de le mettre au point dans les 15 jours et de le déposer aussitôt sur le bureau de l'Assemblée nationale. Il y eut encore des délais, des appréhensions. Mais enfin la promesse fut tenue. Et dans un numéro spécial daté du 15 juillet Louis Lecoin pouvait écrire : *« J'assure tous les objecteurs de conscience que je veillerai attentivement à ce qu'ils ne soient pas lésés ni dans les principes ni dans les faits. Quant à ceux de demain, l'avenir est à eux, mais cette fois sans la prison. »*

On apprenait en même temps que le texte avait été distribué aux députés et que l'Assemblée nationale devait en discuter le 24 juillet.

●

On sait ce que fut la scandaleuse séance. Commencée à 17 heures, elle fut marquée par la charge à fond de Michel Debré contre le projet gouvernemental et par des demandes d'amendements qui défiguraient le texte initial au point d'en faire presque une loi punitive.

Lecoin était dans les tribunes du public avec des amis.

La mollesse de Messmer, capitulant sur les exigences principales de la coterie Debré (les objecteurs de conscience accomplissant un temps double de la durée du service militaire, des emplois publics leur étant ensuite interdits), l'absentéisme de Pompidou bavardant çà et là dans les couloirs sans se montrer dans l'enceinte et moins encore à la tribune, donnaient l'impression d'un scenario !

De là l'esclandre. A 1 h. 10, ces mots retentissaient dans le public : *« C'est une honte ! Vous ne voterez pas ça ! »* Bombe verbale jetée par Lecoin, explosion provoquée par celui qui, le 31 juillet, allait écrire au premier ministre qu'il engageait cette fois *« une lutte à mort »* mais *« la mort pour moi, bien sûr »*. En fait, ils votèrent « cela » par 204 voix contre 32, les abstentions atteignant le chiffre de 197. Ce projet méconnaissable fut repoussé à l'unanimité par le Sénat; il devait donc retourner à l'Assemblée nationale; mais entre-temps elle s'était mise en vacances !

Après le tumulte, Lecoin avait été conduit au commissariat de la rue de Grenelle, où il fut relâché vers 3 h. 30. Non pas repentant, mais fier d'avoir flétri une mauvaise action. Fâché, pourtant, du résultat du scrutin et du torpillage du projet.

Il tira les conclusions de cette manche perdue dans le n° 94 de *Liberté* du 1er août : *« Je préviens tout le monde, les officiels notamment, que je n'ai pas mené — avec mes nombreux amis — pareille action durant six années pour échouer à l'entrée du port. »*

Une nouvelle épreuve commençait.

●

Elle s'annonçait mal. « Estimant décourageant le vote négatif du Sénat, le gouvernement ne semble pas disposé à déposer dès la rentrée d'octobre un prochain projet de loi sur les objecteurs de conscience », lisait-on dans un entrefilet du *Figaro* le 27 juillet.

Dès lors, une nouvelle grève de la faim était inéluctable. Le 12 août, Lecoin en avertissait le président de la République dans une longue lettre que reproduisit un numéro spécial de *Liberté* annonçant qu'il commencerait son jeûne le 23 août. Il y écrit :

« Je suis assez satisfait du déroulement de ma longue existence, mais ce dont je suis le plus fier c'est de m'être penché sur les grabats des prisons où l'Etat français, pour sa honte, enchaîne ces pionniers d'une ère nouvelle, l'élite de la société. S'ils doivent continuer à croupir dans les geôles, je considère que j'ai suffisamment vécu; je fermerai les yeux déçu, peiné, et je m'en irai dans le néant presque sans regret. »

Pendant huit jours, le « suspense », comme on dit, fut à son comble. Puis, le 20 août, on apprit que le projet de statut serait inscrit — dans le texte amendé — à l'ordre du jour des Assemblées à la session d'octobre pour seconde lecture.

On connaît le texte qui a été voté. Ce qu'il y a lieu d'en penser, bien sûr, chacun en fera son sujet de réflexion.

A l'heure où sont écrites ces lignes, le texte revient du Sénat vers la Chambre et une commission mixte en doit encore délibérer.

Mais une brèche a été ouverte par Lecoin : il appartiendra à d'autres de l'agrandir.

Quant à lui, infatigable, il annonçait dès le 18 octobre le sens de sa nouvelle campagne : arracher ses proies au franquisme, combattre le fascisme madrilène, *libérer l'Espagne !* Inutile de dire que nous serons avec lui demain comme nous y fûmes hier.

P.-V. BERTHIER

LO DICEN ELLOS

COMO SE RECLUTAN
Policias y Guardias civiles

En el **Boletín** de la H.O.A.C. (Hermandad de Obreros de Acción Católica), encontramos el siguiente documento y comentario:

RECLAMO INDIGNANTE

Una persona amiga nos transmite este curioso documento que parece dirigido a los soldados del ejército español.

Se critica mucho a ciertas personas, demasiado propensas a la crítica destructiva y el humor negro «que se complacen en cerrar sus ojos a la verdad de España».

No creemos que alguien haya trazado un cuadro tan torvo de la realidad laboral española, como el autor de esta hoja».

«¿Ha pensado en el porvenir que le aguarda cuando acabe el Servicio Miiltar?

¿Será AGRICULTOR?

Tendrá que trabajar de sol a sol, siempre sufriendo las inclemencias del tiempo: el frio, la lluvia y nieve, en invierno, y bajo un sol abrasador y asfixiante en verano; vivirá con la constante angustia de si las lluvias llegarán a tiempo, si el granizo o la piedra destruirán el trabajo de todo un año, de si la suerte no arruinará el campo. Nunca tendrá un momento de descanso ni sosiego. Siempre estará preocupado, no llegando a lograr nunca las comodidades de que disfrutaría en una ciudad. En una palabra: un porvenir incierto, al que no tiene por qué resignarse.

¿Será OBRERO?

Tendrá que empezar por un puesto sin pretensiones, con sueldo más bajo de cualquier reglamentación y nunca podrá llegar a disfrutar de las comodidades que usted anhela. Cualquier otro empleado tendrá siempre más categoría que usted. No es, por lo tanto, el futuro halagüeño que debe desear.

¿Será EMPLEADO?

Tendrá que empezar por un puesto sin pretensiones, con sueldo bajo, y pasará bastante tiempo antes de que le aumenten. Sufrirá un periodo inicial de prueba de meses, durante el cual tendrá la constante inseguridad de si le permitirán conservar su puesto y no le despedirán. Para abrirse camino, tropezará con personas, que valiendo menos que usted, disfrutan del favoritismo del dueño de la empresa y le anularán sus méritos. Dependerá de una sociedad comercial cuyos negocios pueden ir bien o mal, y, por tanto, nunca tendrá la garantía de que su futuro esté asegurado.

¿USTED SE RESIGNA CON ESTÉ PORVENIR?

Si es un hombre consciente, se dará cuenta que puede ser en la vida mucho más que todo eso. Usted tiene la obligación de lograr para sí, para su hogar y sus hijos, un porvenir seguro y desahogado, sin privaciones, sin inseguridades, sin dejar al azar el futuro de los suyos, dándoles las comodidades que usted puede lograr: una casa confortable, una alimentación sana y el disfrute de una vida mejor. En fin, todo cuanto un hombre hoy ha de considerar necesario para su felicidad y la de su familia.

Todo esto puede lograrlo pronto y por Ud. mismo, ingresando en la

POLICIA ARMADA

o en la

GUARDIA CIVIL

LA POLICIA ARMADA Y LA GUARDIA CIVIL

Le abren sus puertas y le ofrecen un porvenir seguro, un futuro digno y absolutamente firme, con un sueldo, para empezar, equivalente a 2.443 pesetas mensuales nada más ingresar, aparte de otros muchos beneficios (casa, puntos, trienios, etc.). Su uniforme le transformará en una autoridad, dándole mayor honorabilidad.

Si es usted un hombre de acción que ama la justicia y siente en sus venas el deseo de colaborar activamente por la paz y seguridad de España, venga a engrosar las filas de uno de estos dos Cuerpos.

Todo español lleva dentro de sí una faceta de Quijote; el constante afán de proteger el bien y eliminar el mal, nos demuestra innatos sentimientos. Esta noble aspiración, puede convertirse en su profesión.»

(Impreso autorizado por la Censura Oficial).

*

Naturalmente, el panfleto daria más gana de reir que otra cosa, si no fuera por esa mención de que el impreso ha sido autorizado por la censura oficial.

Resulta que esa censura oficial, que tantas cosas buenas impide publicar en España, deja pasar una valoración tan netamente desmoralizadora entre los jóvenes que están a punto de terminar su tiempo de permanencia en filas. Dudamos que se haya podido inventar un mayor rebajamiento de esa dignidad del trabajo — una cosa a la que se «resigna» uno — que proclaman tantos «slogans» del

(Suite en page 7.)

Pour le respect du droit d'asile
des Espagnols

(Suite de la page 1)

publique se dégageant de toute gratitude envers Franco pour services rendus dans la lutte contre l'O.A.S., ne mettra pas ses pas dans les pas du pouvoir de fait de Vichy qui, pour complaire au dictateur espagnol, persécuta de toutes manières les réfugiés de la guerre civile d'Espagne;

» Et qu'ainsi sera maintenue la réputation de terre d'asile de notre pays;

» Si par malheur il devait en être autrement, les associations désignées plus haut s'engagent solennellement à faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour ameuter l'opinion publique contre un tel déni aux droits de l'homme en général et au droit d'asile en particulier;

» Enfin, ils disent leur indignation devant les condamnations infligées par les tribunaux espagnols à trois jeunes étudiants français, dont un enfant de 17 ans, condamné à vingt-quatre ans de prison. »

REPORTAGES

ANDARIEGAS CANADIENSES

Con un automóvil de ocasión, he atravesado la enorme distancia de 2.200 millas, que representa la casi totalidad del territorio canadiense, de Oeste a Este, distancia que separa la ciudad de Calgary (Alberta), de la de Montreal (Québec).

Fué el dia 1º de agosto, a las doce horas del día, cuando emprendíamos mi familia y el que redacta este reportaje, el viaje que nos permitiria conocer con exactitud, parte de la topografia de la mayoría de las provincias de este inmenso país. El dia es favorable para iniciar nuestra aventura, por brillar el sol con todo su esplendor, como pocas veces lo hace por estos meridianos vecinos del Klondaike.

Amarrado al auto, el remolque completamente repleto de utensilios imprescindibles al buen uso del hogar, y habiendo dejado cabida para el animal que ya se encuentra acomodado en su interior, y que los cuatro niños, Floréal, Flora, Liberto y Germinal, quieren como solamente los niños saben querer a los animales y muy particularmente a los perros, siendo que perro es el animal que nos acompañará hasta el final de nuestra odisea, y que mis churumbeles han nombrado Tokki en recuerdo al perro «Nikki», protagonista de la pelicula del mismo nombre, realizada por Walt Disney, y en la que colaboré años atrás, el remolque, repito, se desliza suavemente, arrastrado por el ocho cilindros Plymouth, que parece quiere asegurarnos un funcionamiento normal, sin preocuparse de las seis personas que le ocupan y de la carga que detrás le tira. Rodando por la Transcanada, carretera gigante que atraviesa de Este a Oeste el Canadá, que ha costado un billón de dólares y doce años de esfuerzos humanos, nuestro vehículo la va recorriendo a la velocidad de 65 millas a la hora, que es la mejor de las velocidades para evitar de ser pasto de los cuervos y de toda clase de volatiles que vuelan constantemente al acecho de la víctima del accidente Los «Gophers» o «Chiens de Prairies», animalitos semejantes a las ardillas, con mirada inteligente nos saludan a nuestro paso, sentados sobre sus posteriores y con sus dos patitas delanteras sobre el pecho, indiferentes al ruido de los monstruos mecánicos que los atropellan sin contemplaciones.

Hemos dejado Calgary detrás de nosotros, la ciudad del oro negro, del gas natural, del trigo, de la cria caballar y de ganado vacuno. Acercándose rápidamente al pueblo de Medecine Hat, constatamos una variación de clima, contraste de este inmenso país, por hallar en él, los higos chumbos, flores en abundancia, frutas y árboles de todo lo cual escasea Calgary, alejado solamente por una distancia de 200 millas de esta citada localidad rural. Este distrito es un hermoso vergel enclavado en un valle fértil, que produce las principales materias necesarias al desarrollo del organismo humano. En este lugar, pude abrazar a un compañero refugiado que desde hace algunos años reside ahi, y lleva más de 14 meses que no trabaja, y sin esperanzas de hallar solución a su problema, por causa de la crisis de trabajo que impera en este país, rico en toda clase de materias, pero pobre en ciencia organizativa, como son, en su conjunto, todos los Estados capitalistas. Recibidos por él y su compañera, pudimos hacer un alto que nos permitió reposarnos y recuperar fuerzas para continuar nuestro camino. Despedidos por estos amigos muy melancólicamente, y con abrazos efusivos, emprendemos de nuevo nuestro rumbo hacia Saskatchevan, provincia que la cubren 251.700 millas cuadradas. Esta provincia, ocupa la parte central de las Praderas. Su terreno es plano, sus dos tercios meridionales están formados de un suelo de pradera fértil y profundo. La parte septentrional se compone de vastas extensiones de bosques, y en su región rocosa, se dan indices de recursos minerales de una gran riqueza. Sus territorios planos están sembrados de cereales y muy particularmente del trigo que, convertido en pan, sabrá calmar el hambre de millares de desgraciados diseminados por el mundo. Todos estos cereales, a punto de ser maduros, nos parecen mares movidos por los vientos, haciéndonos la reverencia, inclinándonos sus hermosas espigas como signo de vida, paz y felicidad. Los graneros denominados «Elevators», se levantan orgullosos por los cuatro puntos cardinales; desafiando las construcciones modernas de los «builldings», centros exclusivamente administrativos, burocráticos, parásitos de las compañias de Hacienda, de Seguros, etc, etc.

En los pueblos de Gravelbourg y Willowbunch, se encuentran en número inferior a la Colombia Británica, los descendientes espirituales de los Fourier, Saint Simón y Tolstoi. De este último, exclamó Gorki: «Mirad qué hombre maravilloso vive sobre la tierra». Pues bién, los alumnos de estos maestros, los falansterianos y mesianistas; los antimilitaristas y pacifistas; los que practican el desnudismo y se oponen a toda violencia, son los Doukhobors. Esta secta, no es lo bastante conocida por los sociólogos, y seria necesario un amplio estudio de sus prácticas colectivistas, de las que nuestro gran teórico Kropotkin dejó marcado prestigio en sus estudios, por haberlas visitado personalmente a principios de siglo. Es la sola minoría étnica en este joven país que ha sabido oponerse, haciéndole frente, al gobierno federal, cuando este ha intentado inmiscuirse en el desarrollo económico de los doukhobors, que es ejemplo de inteligencia organizativa al mar del Estado.

Siguiendo el itinerario que nos hemos marcado y a través de estas ricas estepas en cereales, hacemos alto en Brandon, pueblo importante de la provincia del Manitoba, en la cual nos hallamos desde hace algunas horas. Esta provincia, es la más oriental de las provincias de las Praderas y tiene una superficie de 246,512 millas cuadradas o sea un poco mayor que la nación francesa. Es en general una vasta llanura bastante baja, pues su elevación media bajo el nivel del mar varia entre 500 a 1.000 piés. El clima es variado, los inviernos frios y los veranos calientes y secos. La agricultura es la más importante fuente de riqueza de la misma, y aunque el trigo es la principal cosecha, la industria lechera y la cria de ganado es también de una suma importancia. Brandon es un centro rico del distrito agrícola. Después de algún tiempo de reposo, y habiendo dado libertad a Tokki, para que ejercitara sus patas paralizadas por el escaso espacio vital que reune su aposento, y lamiera de satisfacción a los niños, los cuales han aprovechado esos minutos de parada para jugar con el animal, de nuevo lo encerramos en su puesto y echando una ojeada al conjunto mecánico del automóvil, que funciona normalmente, continuamos nuestro rodar por la magnífica Transcanada, que por cierto en esta provincia supera en condiciones al estado de las que más adelante hallaremos. Desgraciadamente, al acercarnos de Winnipeg, la explosión de uno de nuestros neumáticos nos impide continuar nuestra ruta. La maniobra de substitución se realiza rápidamente con nuestro neumático de recambio pero obligados a reemplazarlo por otro nuevo que compraremos en la ciudad indicada.

Felix ALVAREZ FERRERAS

(A suivre.)

Echos... de presse

(Suite de la page 8)

s'estimer heureux de recevoir des aumônes provenant du superflu des tenants des classes privilégiées.

Ce qui est déplorable de constater est que divers syndicats ouvriers acceptent, et même renforcent, la hiérarchie, et ce dans tous les pays; mais ce qui est encore davantage écœurant, c'est que dans des pays se prétendant communistes, les inégalités de classe sont plus grandes.

Mon troisième commentaire renforcera mon appréciation sur la hiérarchie.

NECESSITE OU NUISIBILITE DU LUXE ? — Ainsi « La Dépêche » annonce avec grand acquiescement : **« Un hôtel de grand luxe bientôt bâti à Toulouse ? » Sa construction coûterait un milliard et demi (A. F.).**

Sans vouloir citer la nouvelle entière, je ne puis manquer de faire connaître le début qui reflète très bien la position des animateurs du journal : **« Il y a longtemps que les milieux du tourisme et des affaires déploraient l'insuffisance de l'équipement hôtelier de grand standing dont souffre Toulouse.**

Pas une réunion officielle ou officieuse d'organisme à vocation économique, qui n'ait abordé le problème de l'accueil et du séjour de chefs d'entreprises, hauts fonctionnaires, universitaires, commerçants, cadres supérieurs, ou simplement visiteurs de qualité. Cette carence devenait d'autant plus criarde que s'affirmait l'expansion considérable de la région Midi-Pyrénées et de sa capitale ».

Ainsi, dans la société bourgeoise, pour certaines catégories d'individus le luxe est nécessaire. Mais pour les mauvais coucheurs que nous devons être, nous posons la question : d'où provient le luxe ? En très peu de mots : de ce qu'un très grand nombre de membres de la société ne disposent pas de ce qu'il leur serait utile, mais aussi du nécessaire; comme quoi, le luxe provient du vol. C'est pour cela que tous ces voleurs doivent être non seulement avantagés, mais aussi honorés.

Comme quoi, gens du peuple, serrons-nous un peu plus la ceinture et que ce que nous nous laissons dépouiller n'étant certainement pas capables de l'utiliser, les bons bourgeois s'en chargent tout en se dévouant (?)

« Qu'une bonne indigestion les fasse tous crever », tel est le mot de la fin d'un de mes bons copains économiquement faible.

(A suivre.)

Edouard BRUNET.

⁂

Dernière heure. — Avant de passer ce papier je relève sur le journal du 6 octobre 1963, la confirmation du projet de construction de l'hôtel de grand luxe au coût minimum d'un milliard six cents millions, ce qui, estime le journal, sera **un bienfait pour l'économie régionale.** Comme quoi, la nécessité (?) du luxe est justifiée à l'encontre de la solidarité humaine envers les économiquement faibles. Il est vrai que d'autres luxes aussi nuisibles, sinon plus, tels que la force de frappe et autres, devraient être supprimés.

Par ailleurs, concernant le premier commentaire, la presse de ce jour continue à nous faire connaître l'aggravation de la chamaillerie survenue et continue entre les militaires des U.S.A. et ceux de l'U.R.S.S. En beaucoup de circonstances les humains se trouvent placés sur des poudrières qui risquent d'exploser.

DESDE PORTUGAL

EL ESPIRITU LIBERTARIO
Factor del Movimiento Obrero

Puede afirmarse que el proletariado portugués se halla, en la actualidad, entre dos fuegos. No bastaba a nuestro sufrido pueblo su lucha cruenta contra los desmanes y la sevicia del dictador Oliveira Salazar que hace más de seis lustros viene amordazando y tiranizando a la clase trabajadora. Ahora, hay que añadirle a sus sufrimientos la insensatez «comunoide», doctrina que jamás ha conseguido grande arraigo entre las masa y que, dia a dia, al asociarse el Partido a determinadas resoluciones de los estados capitalistas, deja ver a las claras, su verdadera máscara que encubre con el antifaz de régimen del proletariado.

Claro es que aquí, en Portugal, al igual que en el país hermano, son los dictadores los mejores agentes de la clientela comunista, al imponer a todo hombre liberal oposicionista el label del Partido.

Podemos afirmar que jamás el comunismo estatal tuvo arraigo de volumen entre nuestro pueblo, puesto que, hasta 1917, ni el Partido Socialista ni los pocos sindicatos obreros adictos al socialismo contaron con una fuerza que pesara en los destinos de la clase trabajadora portuguesa, sin bien los socialistas llegaron a tener, después de la implantación de la República, en 1910, algún que otro diputado en Cortes.

Las luchas del proletariado lusitano, antes y después del advenimiento del Estado republicano, estuvieron siempre dirigidas y orientadas por la Unión Obrera Nacional, que se transformó en Confederación General del Trabajo, afiliada a la A.I.T.

El espíritu y la concepción libertaria, fueron la verdadera fuerza motriz que movió a los trabajadores.

Una prueba de ello fué largamente expuesta por el gran escritor y periodista Rocha Martins, ya fallecido, y que hasta sus últimos dias no dejó de combatir a la dictadura salazarista. En su libro, sobre la vida del primer dictador («Sidonio Pais»), escribia en 1921, lo que sigue:

«Existe en Portugal una única organización de aire sólido, disciplina y con bravura. Es la que se llamaba, en aquellos tiempos, Unión Obrera Nacional y, actualmente, Confederación General del Trabajo, la C.G.T. famosa. Englobaba este organismo un baluarte de voluntades contra la inercia del conservadurismo; era como una fortaleza aguardando su hora para presentarse como el centro de un mundo nuevo. En un país en el que es imposible guardar secretos de organización, consigue siempre ocultar a los delegados del fulcro huelguístico, los propulsores de la paralización total de brazos en el interés común y que tantas ventajas — en colosal paradójica — ha conseguido aportar a la obediencia de sus afiliados. En torno a esta formidable sociedad de desilusionados de los sistemas estatales antiguos y, asimismo, de las repúblicas socialistas voltean los ambiciosos, pero sin resultados positivos, aunque algunos elementos de la organización proletaria — como sucediera en la revolución de Sidonio Pais — participen en movimientos políticos, pero sin que jamás la colectividad, la C.G.T., concediera su apoyo a los jefes de las revueltas de aquel carácter. Todavía, pese a los vencedores, se preocupa con su pensamiento, pretendiendo incluso, hacer un análisis profundo de su sentir, quedándose en su torre de combate, dando a los políticos raros momentos de tregua.

«Cuando Sidonio Pais triunfó, el 5 de diciembre de 1918, la Unión Obrera Nacional organizó un mitin monstruo en plena Avenida de la Libertad, en cuyo acto fueron expuestas sus reivindaciones, a ocho dias apenas de la victoria; acto seguido promovió una serie de huelgas que Machado de Santos, ministro del Interior y fundador de la República, solucionaba de la manera más rápida y simple, procurando conyugar los intereses sin la menor tardanza.

«Surgió, por entonces, una larga cadena de huelguistas, los de la Compañia de Gas, de los transportes en general y de las planchadoras. Cinco meses después, en mayo de 1919, se declaraban en huelga los obreros del suministro de agua, los ebanistas, zapateros, sastres, y para colmo, los obreros del Municipio lisbotea.

«Todos los gremios reclamaban aumento de salarios, disminución de la jornada laboral, descenso en la carestia de vida que la guerra provocaba y ante su ansia secular de reposo.

«Tales eran las fuerzas productoras que afrontaban al Gobierno».

Mencionaba, además, en su obra, que «en la víspera de la victoria, aún bajo el fuego enardecido, el revolucionario X, **a la sazón del Comité Pro-Presos** — el sublineado es nuestro — y otros sindicalistas que habían tomado parte en la revolución, exigirian al jefe, Sidonio Pais, la liberación inmediata de los presos por cuestiones sociales. «El, Sidonio, hallara la lista demasiado extensa, hubo discusión irritada y el revolucionario aludido, tomando el caballo de Sidonio por las bridas y empuñando en la diestra su arma, insistió en la demanda. Pero la astucia venció: se procedió a trasladar a otro pliego todos los mismos nombres con letra más menuda».

Este testimonio no lo produjo uno de los nuestros, pues si bien Rocha Martins era un rebelde nato, no ocultaba sus simpatias por determinados sectores de la política vencedora en aquella revolución decembrina.

Para nosotros y para los viejos compañeros de la C.N.T. de España no son desconocidos los muchos compañeros que militaban en los grupos anarquistas e impulsaban a la C.G.T. En los campos de destierro de Timor, en el Campo de la Muerte Lenta, dieron fin a su humana existencia compañeros tan conocidos del movimiento libertario como Simóes Januario. Al peso de la edad y de la lucha han sucumbido, entre otros, Manuel Joaquín de Sousa, Dr. Neno Vasco, Mario Castellano, Dr. Campos Lima, Hilario Marques, José Rodrigues Robredo, todos ellos muy conocidos de la organización libertaria española y muchos más que omitimos para no hacer extenso este trabajo, a los cuales rendimos el pleito de nuestra camaraderia.

Actualmente, y muy especialmente en los medios exilados del Brasil y de Argelia, son los comunistas, quienes quieren llevar la dirección del movimiento oposicionista, sin darse cuenta que el espíritu libertario y la semilla de las ideas ácratas, ha proliferado más, si cabe, que antaño. Lo prueba, la aparición periódica y clandestina del órgano de la C.G.T., «La Batalla»; el portavoz de la F.A.I., «Aurora» y muchos manifiestos y folletos que corren de mano en mano por todo el país. Tanto las organizaciones confederales como las anarquistas y las Juventudes Libertarias, son las propulsoras de todo el movimiento protestario y no se dan reposo en la tarea de propiciar el derrumbamiento de la dictadura. Si bien son los comunistas quienes afirman controlar la oposición, en cuya acción son «graciosamente» ayudados por los manes de la dictadura salazarista, la verdad es muy otra. Los extremos se tocan.

LUSITANO.

Lisboa, octubre 1963.

COLLABORATION

Actualidad

Elecciones municipales en España

EL país que nos vió nacer ha sido el teatro donde se ha representado una nueva comedia: la de las elecciones municipales, en las que, como es sabido, solo pueden tomar parte los llamados jefes de familia, en una proporción sabiamente establecida por los leguleyos franquistas.

Desde luego, el examen de estas elecciones y el del panorama general que ellas ofrecen, según los propios textos oficiales, es sumamente aleccionador sobre la realidad española.

Si comenzamos por establecer comparaciones entre lo que fué el porcentaje de votantes declarados por el Gobierno, **en este año de gracia de. 1963, y lo que había sido en años anteriores, el bajón es sintomático del clima existente y de la forma como el pueblo español comienza a reaccionar contra la dictadura.**

En las votaciones anteriores a 1960, según las estadísticas oficiales, votaba un 90 °/o de padres de familia. En las elecciones municipales de 1960 votó todavía un 70 °/o, siempre según los datos oficiales. Hoy, datos oficiales a la vista, ha votado un 62 °/o.

Por primera vez también, candidatos aceptados por el Gobierno — todos han de serlo, para poder ser incluídos en la lista — se han retirado voluntariamente, al no poder formar una candidatura en bloque no oficial. **Este ha sido el caso de dos candidaos monárquicos en Madrid.**

Los datos oficiales que nos sirven para ilustrar esta crónica, sólo hacen mención de las capitales; sobre las elecciones en las cabezas de partido y en los pueblos, no dicen una palabra. Pero nosotros tenemos, por ejemplo, los datos facilitados por una información directa procedente de un pueblo de la provincia de Zaragoza, Monegrillo. Existen en el pueblo unos 160 cabezas de familia. De ellos sólo han votado TRES. Y hay que tener en cuenta que el pueblo cuenta con cura, alcalde, maestro, funcionarios municipales, un cabo y cuatro números de la Guardia civil. Hay que sacar en consecuencia que ni los guardias civiles, todos cabezas de familia, han tomado parte en las elecciones.

No hay que olvidar cómo transcurren ellas en la Insula Barataria del franquismo. Todos los candidatos han de ser candidatos designados o aceptados por el gobierno. No hay listas colectivas al margen de las listas oficiales. Individualmente, no cabe ni imaginar que nadie pueda presentarse candidato. Incluso económicamente el hecho es inconcebible: Los gastos de propaganda y de presentación de lista, ascienden a unas 315.000 pesetas. Naturalmente, en las listas oficiales, que son las únicas listas, estos gastos los sufraga el gobierno.

Como el ciudadano español no puede manifestar su descontento más que absteniéndose, la conclusión lógica es que la abstención masiva en estas elecciones municipales. como en las elecciones sindicales, es un verdadero plebiscito contra el régimen.

En 1931, la voluntad popular se manifestó en los votos masivos de las elecciones municipales que dieron al traste con la Monarquia. Esta caricatura de elecciones municipales de 1963, en las que todas las medidas son tomadas para obligar al voto — los funcionarios, los militares, etc., etc., están obligados a votar de oficio — **debería servir de serio aviso al general Franco.**

Cada día el malestar, el descontento aumentan, invadiendo todas las capas de la población y de la opinión pública. El deseo imperativo de que la dictadura termine, es algo que flota en el ambiente, que se exterioriza en todos los gestos que realizan los españoles, aun en aquellos en que se ven obligados a participar. Y cuando no pueden exteriorizarse por medio de la acción, se exteriorizan por medio de la omisión.

Recientes estadísticas nos han hecho conocer que la Prensa española es la que hoy tiene las más bajas tiradas del mundo. Sólo puede equipararse con las tiradas de Prensa de los países negros, en los que no se lee porque no se sabe leer. En España, pese a la proporción de analfabetos, el problema no es el mismo: EN ESPAÑA NO SE QUIERE LEER LA PRENSA, PORQUE NO HAY PRENSA LIBRE. Con palabras veladas, esta confesión acaba de hacer un colaborador de «ABC», Eulogio Palacios, comentando los «Episodios Nacionales» de Galdós: «La prensa periódica de comienzos del pasado siglo apenas suministraba noticias al periodista, pues en las épocas de régimen autoritario es difícil hallar en los periódicos un reflejo de la vida ordinaria».

El español no lee, porque todos los periódicos se parecen y porque, por instinto, se resiste al barrenamiento de cráneo. Porque, no leyendo los periódicos, se abstiene, como se abstiene no votando. Por omisión, ya que la acción le es prohibida por el terror y la violencia, patentiza su hostilidad y su oposición a la dictadura.

Deber nuestro es ayudar a este pueblo, desgraciado y sometido, a que pueda recobrar, con el derecho y la libertad, la dignidad perdida.

Sobre la Alianza Sindical

TEXTO DE LA MOCION APROBADA

La Ponencia nombrada para dictaminar sobre el 4° punto del Orden del Dia, segundo enunciado, aportados a) y b), vistos los dictámenes elaborados en materia de Alianza Sindical por los Congresos de 1960 y 1961; vista la moción del Pleno de Núcleos de 1962; vistas las bases de Alianza C.N.T., U.G.T. y S.T.V.; consultados los dictámenes de las FF. LL. que se nos han entregado y escuchadas las mociones e intervenciones habidas en este Congreso, expone:

1) Que el Congreso se ratifica en que la C.N.T., por encima de todas las consideraciones de orden táctico, no puede ni debe renunciar al trabajo para la realización de sus objetivos libertarios;

2) Que el objetivo inmediato de la Alianza Sindical se circunscribe al derrocamiento de la dictadura franquista y su posible sucedáneo, para que el pueblo español en general y el proletariado en particular puedan reanudar su marcha hacia el futuro emancipador;

3) Que para cubrir este objetivo inmediato la Alianza Sindical queda limitada a las organizaciones Confederación Nacional del Trabajo, Unión General de Trabajadores y Solidaridad de Trabajadores Vascos.

4) Que la Alianza Sindical debe traducirse al interior de España, que es su campo central de operaciones, para dinamizar allí las rebeldías de la clase obrera y pueblo en general, en una perfecta trabazón Interior-Exilio en la escala más vasta posible;

5) Que una vez alcanzado el objetivo inmediato, que es el derrocamiento de la dictadura, la Alianza Sindical podrá continuar e incluso ampliar sus perspectivas en un sentido revolucionario, cruento o incruento, dependiendo todo ello del grado de independencia política de nuestros asociados y de las decisiones de nuestros Congresos respectivos;

6) Que se intensificarán las acciones complementarias, en el contexto internacional, tales como protestas, agitaciones, la más recomendable el boicot por las organizaciones sindicales al turismo y al comercio exterior franquista;

Oidas las manifestaciones de este Congreso, la Ponencia propone las siguientes rectificaciones:

a) que se dé una mayor precisión al plan de reivindicaciones de cara al Interior para evitar colisiones entre nuestros objetivos libertarios y las necesidades de la propaganda a realizar entre los trabajadores;

b) Recogiendo el desasosiego manifestado por las carencias de la Alianza Sindical en España, constata la Ponencia que éstas no son sólo atribuibles a la inhibición del Exilio, sino que también a insuficiencias militanciales que juegan en España mismo en todos los sectores de la oposición;

c) La Ponencia verifica cierto el cargo que existe entre las bases de la Alianza Sindical, en donde se dice que la misma podrá recibir a aquellas organizaciones sindicales obreristas netamente antitotalitaristas y en las mismas condiciones, y la Moción del pasado Pleno de Núcleos prohibitiva al ingreso de organizaciones no clásicas de este mismo carácter;

e) Ratifica al efecto y amplia, que en la Alianza Sindical no podrán ser incorporadas otras organizaciones obreras que no figuraban, en julio de 1936, en nuestra clásica nomenclatura sindical;

f) Propone que la base novena de las Bases de Alianza sea amputada, en rigor de la susodicha contradicción, y que diga asi dicha base: «La Alianza Sindical podrá asociarse a una coalición antifranquista dentro y fuera del país, y mientras no exista esta coalición, propugnará por su creación, a condición de que la misma acepte los fines que la Alianza Sindical se propone».

g) Finalmente sugiere, que la representación de la C.N.T. en el Comité Coordinador de la Alianza Sindical, sea el S.I. mismo quien cumpla esta función, o por mandato a otros compañeros competentes, si lo considera conveniente. El S.I. responderá ante el conjunto orgánico de esta gestión.

Por el Congreso:
LA PONENCIA.

Falange intenta situarse previendo cambios politicos

Curioso es el viraje que ofrecen ciertas personalidades y ciertos grupos de la Falange.

Por ejemplo, en Vizcaya, han circulado hojas clandestinas asi redactadas:

«A los treinta años del discurso fundacional. La Juventud Falangistas reclama el reconocimiento de que Falange Española ha estado ausente en la acción gubernamental desde el mismo 18 de julio, de que compartió su presencia en el Movimiento a costa de la mutilación de sus 27 Puntos Doctrinales, de que el mismo Movimiento no ha intervenido en la gestión gubernamental, llevada por equipos de la más diversa extracción política y que este Movimiento no ofrece garantías, en tanto dependa del Gobierno y sus cargos no sean electivos.

Algunos falangistas .. muy pocos .. han desempeñado carteras ministeriales. Falange, como partido político, jamás ha ocupado ni regenta el Poder, solo en determinadas ocasiones, como triste premio de consolación, masas de falangistas ocuparon la calle, pretorianos de una esperanza espnola.

Denuncia: la economía liberal que se está realizando, con la cobertura y garantía de una política autoritaria, sobre la que los ministros juanistas y del Opus, arcángeles de los grupos de presión capitalistas, apoyan la impopularidad de su gestión.

Y lo inapropiado de la denominación de verticales que se aplica a los Sindicatos del Régimen, en cuanto no se haya realizado la reforma estructural de la Empresa y siga apropiándose el Capital de lo que corresponde al Trabajo, merecedor más legítimo de los beneficios.

Reafirmando nuestra fe en los postulados joseantonianos y dado que carecemos de una prensa falangista, hacemos conocer nuestra disconformidad en este Treinta Aniversario Fundacional.

Por el Pan, la Justicia y la Libertad. ¡¡¡Arriba España!!!».

*

Pero más importante es la aparatosa dimisión del señor Labadie Otermin, que fué gobernador de Asturias, enviado recientemente por el régimen a resolver el conflicto minero y que era en la actualidad Director general del Instituto de Previsión, cargo al que ha renunciado, explicando los motivos que le inducen a ello en una carta de 117 páginas dirigida à Solís Ruiz.

No hay que olvidar que Labadie Otermin es una de las jerarquias de Falange que ha ocupado cargos de importancia en el régimen franquista.

He aqui algunos sustanciosos párrafos de la larga misiva del señor Labadie Otermin:

«El Gobierno, dice, es algo más, mucho más que un policía. El actual Gobierno no es más que eso: un policía, que hace caso omiso de sus deberes políticos y sociales. La política seguida en Asturias la reputa a todas luces insostenible y contraria a los principios elementales de justicia ocial. Y las huelgas de Asturias son, según Labadie Otermín, eminentemente políticas, aparte de su condición social, económica y humana. Reclama una modificación de estructuras como medio indispensable para resolverlas.

Estudia ampliamente los problemas de la indisciplina de los mineros, el arcaismo de las estructuras sindicales incapaces para prestar servicio útil alguno, las oposiciones de carácter confesional, la absurda legislación contra la huelga, la actitud de los obreros católicos, cada vez más pronunciada y resuelta contra el régimen, las violencias de la represión en Asturias, el paso de los marroquíes por las minas, la ignorancia calculada por parte del Gobierno de las condiciones de trabajo y de vida de los mineros, el fracaso absoluto de autoridades y sindicatos oficiales».

Termina con un largo estudio que puede reducirse a estas palabras:

«El problema que aflora en Asturias es el mismo que está, más o menos a la vista, en toda España: ver Asturias es ver España entera. Y el actual régimen conduce a un vacío político irresponsable, dentro del cual, las formas presentes no son más que «provisionales».

Todo cuanto dice el señor Labadie Otermín es cierto... Pero era cierto hace muchos años; ha sido cierto cada año, cada dia, cada hora, desde 1939 hasta la fecha ¿Se acuerda ahora de reconocerlo y de hacerlo público?

Sin duda alguna, el señor Labadie, como otros falangistas arrepentidos, es de los que aspiran a no perder el último tren.

Apatia política y acción sindical

La potencialidad productiva que ha alcanzado el hombre, gracias a la máquina, sacude las viejas rutinas sociales y formas políticas, establecidas a través de los siglos. Cada día estamos presenciando las medidas que se toman para intentar equilibrar producción y consumo. La aumentación demográfica que se ha operado en la post-guerra, también plantea grandes problemas a los Estados : alimentación, alojamiento, enseñanza, etc. Ello hace que hoy más que nunca, las libertades del individuo en la sociedad, asi como el nivel de vida del ciudadano, estén pendientes de la política que puede practicar un gobierno. Paralela y paradójicamente, comprobamos que una enorme apatía política invade las grandes masas trabajadoras. Es posible que este fenómeno se explique por la posibilidad de acceso que tiene hoy el obrero a ciertas comodidades que anteriormente estaban exclusivamente reservadas a algunas capas burguesas. Los deseos de disfrutar, en la breve vida del hombre, de cuanto el progreso técnico pone a su alcance, es posible que induzca al trabajador a trazar proyectos de conveniencia personal y a desinteresarse de los deberes solidarios que impone la emancipación general de la clase proletaria. Pero si bien hay mucho de Sancho en el desinterés político que demuestran las multitudes, una buena parte de responsabilidad recae sobre los partidos políticos, porque en vez de ser los representantes organizados de una teoría impregnada de justicia social, confrontando su tesis con la de sus semejantes para demostrar en la práctica la realidad constructiva de sus ideas, se han transformado con demasiada frecuencia en agencias de negocios y en equipos traficantes de influencias. Lo trágico del caso es que hoy, al no estar colocadas las masas obreras en su debido lugar, el terrend político se halla libre a todo aventurero audaz para afianzar su poder tiránico sobre toda una nación.

El sindicalismo revolucionario es apolítico, porque tiene la convicción que por los canales y vías clásicas de la política no se llegará jamás a la destrucción del capitalismo, reemplazando sus estructuras feudales por la organización de la equidad socialista en donde cada trabajador es un ciudadano a parte entera. De todas formas, el apoliticismo sindicalista no puede confundirse con el que propagan ciertos hombres de Estado e instituciones confesionales para, combatiendo la política de los demás, poder mejor imponer la suya. Nuestro apoliticismo arremete contra todo lo que contiene la política de mercantil y demagógico, pero reconoce, que solo por la educación cívica, social y filosófica de las masas, es como se podrá poner un término al engaño y explotación de que son hoy objeto los pueblos, por parte del sistema capitalista y de sus lacayos: los gobernantes.

El sindicalismo tiene un gran papel que desempeñar en la transformación de la sociedad. Unicamente mediante la acción sindical se conseguirá que el capita-

(Suite page 5.)

INTERNATIONALE

Libres opiniones

EL DEDO EN LA LLAGA

¿Qué somos, qué valemos y qué podemos en este año de gracia de 1963? ¿Cuales son nuestras posibilidades, si las comparamos a las que poseíamos en 1945? ¿Qué pueden esperar de nosotros los millones de compatriotas que padecen la opresión en España? En estas preguntas, o por mejor decir en la respuesta que les demos, reposa lo que todavía puede continuar o emprender una emigración que se ha ido desintegrando, que ha envejecido sin renovarse y que se mueve, aunque a veces no quiera reconocerlo, en el marco de nuevas situaciones y de intereses creados, que no guardan prácticamente ninguna relación con los que en otros tiempos guiaron nuestros pasos.

La emigración, y en particular una emigración alejada de su país desde hace un cuarto de siglo, ha de empezar por ser sincera consigo misma, si quiere cumplir con el cometido que le corresponde en defensa de las libertades de que están privados sus compatriotas del interior. Justo le es constatar, por ejemplo, que su volumen numérico disminuye con el tiempo y que se van reduciendo en la misma medida sus posibilidades, al faltarle uno de sus recursos más importantes que reposa en lo que somos, valemos y podemos en tanto que hombres todavía dispuestos a la acción.

Debe ser sincera, para reconocer que veinticinco años de ausencia cuentan en la vida de una colectividad y de una familia, al extremo de ver los jóvenes envejecer, los niños transformarse en adultos y estos mismos adultos crear nuevos hogares, mezclando la sangre española con la del país que en muchos casos ya les vió nacer. Ha de abrirse a la realidad, admitiendo que toda familia emigrada se ha esforzado para asentar su vida y prever el porvenir, aceptando que la mayoría de los que la componen no regresarán al país de origen y dando por descontado, a tenor de cuando queda dicho, que van faltándole muchos de los resortes que fueron garantía de su indiscutible vitalidad.

Se impone, además, que la emigración considere igualmente otros aspectos de una situación, cuyas características no siempre reflejan lo que tozudamente persiste en avanzar, cual si se tratara de evidencias incontrovertibles. Lo que era indiscutible en 1945, a saber, que de haberse conseguido en aquellas fechas la liberación de España le correspondía jugar un papel importante en el porvenir de nuestro país, ya no es tal evidencia en 1963. El porvenir se halla hoy entre las manos de las nuevas generaciones, de hombres que no nos conocieron o que guardan de nosotros un recuerdo muy fugaz, y creo que hemos de inclinarnos ante una realidad que nos demuestra que hemos de confiar en lo que surja del interior, conservando como misión primordial la de ayudar al triunfo de las aspiraciones que allí se manifiestan y la de ofrecer los consejos que en nuestra calidad de luchadores y por haber sido los artífices de unas páginas de historia imborrables, merecen ser y serán seguramente escuchados.

No pretendo, ni mucho menos, minimizar lo que en tanto que factor combativo sigue representando la emigración, esforzándome simplemente por situar las cosas en su lugar, de modo a que no incurramos en errores de apreciación que vendrían en detrimento de lo que en el fondo perseguimos. Hemos de hacernos a la idea de que otros son capaces de influír como nosotros lo hicimos en el desenvolvimiento de la vida político-social del país y depositar la máxima confianza en la acción que desarrollen, convencidos de que, a tenor de las circunstancias, sabrán cumplir con la misión que hoy les está encomendada.

Las reacciones de la juventud y en particular de la estudiantil, los conflictos que de un tiempo a esta parte se multiplican — siendo los mineros asturianos magnífico exponente de este espíritu de lucha — y la seguridad de que el ciudadano español va tomando conciencia de la desconsideración con que se le trata, son la mayor garantía de un porvenir en gestación, que nada ni nadie podrán evitar en un futuro más o menos cercano. Son una garantía en la que debemos confiar, porque creemos en el hombre y porque nunca pusimos en duda que la razón de nuestro pueblo acabará por imponerse.

Si ponemos el dedo en la llaga, si no eludimos sistemáticamente las realidades que nos envuelven, seremos todavía capaces de rendir señalados servicios a nuestro pueblo y a los compañeros que prosiguen la lucha en el interior, ayudándoles a conseguir, con una actitud solidaria y comprensiva, la pervivencia de nuestros ideales y la paulatina recuperación de las masas obreras que en el presente, como en no importa qué época, están sedientas de libertad y de justicia.

Lo que importa, lo que no debemos olvidar en ningún momento, es la consideración objetiva de lo que somos y valemos, en tanto que fuerza determinante del porvenir español, de modo a que podamos actuar, ateniéndonos única y exclusivamente a lo que todavía está a nuestro alcance, en estas fechas tan alejadas de las que en su día nos permitieron demostrar que sabíamos cumplir con nuestro deber.

A. TARRAGO.

París, noviembre de 1963.

DELIRIO

...y el loco habló así:

— Madre, que se quiten todos esos de ahí. Y tú no llores. No son horas de lloriqueos, sino de resoluciones. Abre el balcón que quiero hablar. Gritar al mundo para decir lo que pasa. Estoy podrido de tanto silencio. Quiero que me oigan todos; los buenos y los malos... Y los neutrales, que con su indiferencia son peores. ¡No más mentiras, madre! Que la verdad no sea por más tiempo ignorada. Que en España se sigue matando hombres! Que ya no sólo se les castra espiritual, sino corporalmente también. Y todo, madre, en nombre de la libertad y de la justicia. Por ello ansío gritar y decir de una vez:

Que a la efigie de la Justicia le quiten su mitológico ramo y en su lugar coloquen la suya, la verdadera; la de las dos pesas y las dos medidas;

Que del léxico internacional borren la palabra Derecho y pongan Atropello;

Que descuelguen las lápidas de tantos héroes sacrificados en aras de la libertad;

Que derriben estatuas de cuantos hombres lo dieron todo por la causa de los pueblos;

Que quemen en la hoguera cuantas historias hablan de humanitarismo y otros cuentos pasados de moda;

Que a la paloma de la paz le retiren su simbólico ramo y su sitio lo acupe el puñal;

Que humedezcan los cohetes y callen las trompetas en sus jubilosas fiestas conmemorativas;

Que en los libros de textos no se hable más de amor;

Que los Torquemada y los Borgia y cuantos tiranos poblaron el mundo, salgan de sus tumbas y formen como simples soldados en la legión de inquisidores que capitanea Franco.

Porque todo es mentira, madre.

Porque la injusticia, como el oro, sigue teniendo más fuerza que la razón.

Porque los opresores, los enemigos de la libertad, matan en nombre de ella.

¡Y en España se sigue matando, madre, con la santa indiferencia de la Santa Madre Iglesia!

Por eso no quiero sentir más hablar de amor divino ni terrestre.

De ninguna clase de amor. ¿me ois bien ? de nada de esto.

Ni de paz, ni de respeto entre los hombres.

Así tengo que gritarlo de fuerte, para que me lo escuchen todos. Abre el balcón, madre, que me oigan bien... No más ayer... hoy... ¡Ay, madre, la garganta me duele y no puedo!...

— Duerme, hijo, tienes fiebre.

— Si, madre. Y sed, mucha sed...

ANOL

Apatia política y acción sindical

(Suite de la page 4.)

lismo no se apropie totalmente de los medios de producción; ya que con la técnica de la automación, podría pasarse (exceptados unos cuantos especialistas) de la asistencia de casi toda la mano de obra calificada. Esto traería como consecuencia la generalización del «problema negro» de los EE.UU., aunque los actores fuesen, en Europa, de piel blanca.

La técnica y los medios de producción pertenecen al dominio público y en el disfrute de la riqueza, deben tener derecho, por igual, todos los miembros de una misma comunidad.

Al sindicalismo obrero y revolucionario le incumbe estar vigilante para defender el patrimonio y destinos de las presentes y futuras generaciones. Si bien puede consentir ciertas adaptaciones al terreno en que pisa, el sindicalismo obrero no puede de ninguna manera transformarse en fuerza reformista, que apuntale y regularice los fallos y defectos del sistema capitalista .

CRIVELLÉ.

APUNTES
DE NUESTRO TIEMPO

LA idea de lo infalible se repele con nuestro concepto de la vida orgánica y experimental. Lo absoluto es pura brujería católica que no resiste el menor contraste analítico. Lo que nos es posible conocer, demuéstranos que lo bueno se aprecia cuando sabemos lo que es malo. No es posible saber lo que es negro sin tener conocimiento previo de lo que es blanco. Si decimos: «esto está limpio», es porque vemos lo sucio, lo asqueroso. No hay color absoluto, ni idea totalmente acabada. Todo está sujeto a error, todo admite ser revisado moral y científicamente.

¿Cuál es el color que se acerca más al concepto absoluto? El que está integrado por todos los colores. Tal es la naturaleza misma que forma la luz del sol. De ahí que, la uniformidad total, sea la muerte. Nunca será posible alcanzar la totalidad de lo que los hombres desean conseguir. Lo esencial, pues, consiste en tener una idea clara de los hechos y de las cosas para saber hacer frente a los acontecimientos con resolución de ánimo.

Cada generación tiene un cometido a desempeñar y una misión a cumplir. Y, la nuestra, debe preocuparse de resolver los asuntos que tiene planteados sin confiar su destino a un mañana hipotético. Quien da un paso hacia adelante y consolida su avance, hace camino. Cada día podemos trabajar en favor de una perfección futura.

Desde el punto de vista ideológico no tenemos motivos para abatirnos ni de vivir desasosegados. Podemos caminar con la cabeza alta y la frente despejada. Las declaraciones hechas por los sabios que más contribuyen con sus aportaciones al progreso general de la humanidad, nos dicen que pisamos terreno firme aún marchando en alas del ensueño doctrinal. Cuando hasta los mismos patrocinadores del absolutismo moderno se ven obligados a hacer un alto en el camino por ellos recorrido para reconsiderar que en los manantiales libertarios están las corrientes sanas capaces de hacer producir el nacimiento de la libertad futura, podemos decir con seguridad, sin caer en la soberbia de la infalibilidad doctrinal, que somos vanguardia y norte de la vida social y popular; es decir, timoneles de las ideas más avanzadas y fecundas de la vida moderna. Que no es decir poca cosa en un mundo que ha perdido las verdaderas cartas de navegación.

Hay que ser exigentes con nosotros mismos. El conformismo no es una buena táctica para llevar a feliz término la acción revolucionaria. Tenemos la obligación de ser libertarios pensando y actuando, sintiendo y haciendo. Libertarios en la más pura acepción del vocablo. No se comporta como hombre libertario quien trata de imponer sus puntos de vista a los demás, quien desestima y menosprecia al amigo que tiene a su lado, quien no es hombre de bien. Una Organización como la nuestra, de raíz libertaria y metodología federalista, confederal, se distingue y acredita por su capacidad de cohesión, por la solvencia y responsabilidad de sus militantes más activos y capaces. No hay verdadera conexión sin disciplina interna basada en los acuerdos adoptados por el conjunto orgánico. No es la nuestra la disciplina del cuartel ni la del claustro, sino la del laboratorio y del centro de trabajo, que es creadora y laboriosa. La disciplina consentida libremente no degrada al militante. Por el contrario, le da personalidad social y lo enaltece como miembro cooperador que forma parte de un todo. Así se forja y se rehace todos los días el hombre de lucha que está hecho para la acción positiva y eficaz.

Hoy más que nunca debemos permanecer alertados para orientar la marcha de los acontecimientos obreros y populares, Si no queremos perder el tren o ser furgón de cola, cabe estar despiertos para afrontar los combates que nos tiene reservados la lucha social. La primera victoria a ganar, es conquistar la confianza de compañero a compañero. Los triunfos cosechados en la propia casa, cuando no son de tipo moral, acaban siendo pobres victorias pírricas que a nada conducen. No cabe la menor duda que debemos salir vencedores en una empresa: acabar con el enemigo común y echar los cimientos de nuestra obra de emancipación. Para hacer buen trabajo se necesita comprensión y tolerancia. Hay que separar el trigo de la cizaña, extirpando los personalismos y practicando el buen obrar, unido al buen decir. Sólo de esta manera será hacedero abrir el camino a lo nuevo para hallar una verdad desconocida y útil. La hora de todos los hombres libres es también nuestra hora. De nuestra actitud revolucionaria y militante dependerá en todo momento que no desperdiciemos la herencia que nos ha sido legada trabajando para que la simiente de la idea no se pudra en el granero sino sembrándola nuevamente en terreno abonado para que sea fecundada por los primeros rayos de la nueva aurora que se anuncia en el horizonte cubierto de sombras y borrascas.

Ramón LIARTE

DESDE PARIS

EL ASESINATO

¡No bastan los clamores de rencor reclamando justicia! ¡No bastan las protestas airadas de miles de ciudadanos de pueblos libres! ¡no es sufíciente ver las lágrimas de estas madres y esposas, lamiendo la sal amarga del desespero! ¡El asesinato se cumplió! por la sola y única voluntad de un hombre, si tal podemos llamarle.

Habia que dar satisfacción a un cuerpo vivo, como suelen llamar a ese cuerpo uniformado plagado de estrellas que nunca ha conquistado, y para ello era preciso supliciar otros cuerpos vivos, para ejemplo y escarnamiento. ¿Ejemplo de qué? ¿Escarnamiento de qué? Y ello en el país de Don Quijote.

Dos muchachos pletóricos de vida y de ilusiones. En sus mentes todo un bagaje de idealismo quijotesco. ¡Vivir para permitir a otros de vivir! esta era su máxima. Redimir todo un pueblo. enseñarles que todos tienen derecho a un pedazo de pan sin necesidad de regarlo con lágrimas, comunicarles esta rebeldía propia de los que saben que la injusticia es patrimonio de los dictadores, e invitarles al sacrificio para un mañana mejor, dando como prenda el riesgo de sus propias vidas. Y pagaron esta prenda. La pagaron con creces, además del sacrificio y la tortura, el garrote vil y a muerte lenta ¡el peor de los suplicios!

¡Asesinos! No basta, no, el gritar. El lobo antes los gritos huye; la hiena, no. La lista de los mártires continua, empezó en aquel solsticio de verano del 1936, y la sangre no ha cesado de coagularse incesantemente, implacablemente, ferozmente; todavía no se ha borrado la mancha de la de ayer, que otra sangre vuelve a resucitarla más ferozmente todavía. Y dicen que somos malos, que somos terroristas, que vamos a matar a los inocentes. Eso dicen de estos dos muchachos que fueron incapaces de hacer daño a nadie. Que vivian para y por la vida, que vivian más para los otros que para ellos mismos. ¡Después del asesinato, el escarnio!

No es posible quedar impasible ante esta forma de obrar. No tuvimos la fuerza de ganar la guerra porque altos intereses internacionales nos lo prohibieron. Los gañanes que se metieron en nuestra casa terminaron por determinar más que nosotros mismos. Pero hoy, cuando la hipocresía de un régimen, cuando la falsedad de un hombre y de una política no pueden engañar a nadie, ¿porqué se nos prohibe toda acción capaz de liberar un pueblo esclavo que sufre?

Y al recordar estos dos martires, digamos con el poeta:

Descansad en paz bajo la mansa
[ternura de la tierra...
¡No, mentira!...
Esos muertos rebeldes no descan-
[san...
del sucio polvo que los encubre
[ahora
ha de alzarse la mano imprecadora
demandando justicia...
Justicia... y es vano
que el egoismo humano
Diga: descansad en paz bajo la
[mansa
Ternura de la tierra...
¡No descansan!
¡piden venganza!

Jep D'ARANES.

DE TOUT ET POUR TOUS

¿Durruti murió misteriosamente?

Mucho hemos escrito sobre Buenaventura Durruti. Pero desde que procuro leer todo lo que se ha escrito en pro y en contra de la Revolución, para que entre todos tratemos de informarnos de todas las traiciones que hemos sufrido, el interrogante que la duda produjo en mi mente durante aquellos días del mes de noviembre de 1936, día a día se agranda.

Los que estuvimos cerca de Durruti, sabemos que era un Briario en la acción revolucionaria y, sin que él lo quisiera, el Pueblo lo convirtió en un ídolo de la Revolución. Donde iba Durruti, íbamos todos.

Ignoro por qué su presencia infundía coraje y tranquilidad. Y, nunca he podido explicarme por qué su fuerza de atracción era más poderosa que todas las disciplinas militares juntas.

Para que los sicólogos, los siquiatras y todos aquellos que están dotados de un séptimo sentido, puedan analizar lo manifestado, repetiré lo que escribí en otros tiempos y algo más que dicho interrogante me está planteando.

Comenzaré recordando que cuando el pueblo barcelonés supo que Durruti estaba organizando una Columna para dirigirse al encuentro de los sublevados, un entusiasmo indescriptible se apoderó de todo el Pueblo. Hacía apenas tres días que la mencionada sublevación había sido sofocada en la ciudad condal, cuando la Columna emprendió su marcha triunfal. El día 26 del mismo mes, la Columna Durruti-Pérez Farrás, instaló su cuartel general en Bujaraloz. Y pronto sus avanzadillas, en algunos sitios, se hallaban a unos 20 km. de Zaragoza.

Esto que parece un guión de película, no me cabe la menor duda que fué analizado por todos los servicios secretos extranjeros, que observaban y vigilaban nuestros movimientos y nuestras fulminantes victorias. Pronto comprendieron que Durruti era el hombre más respetado y más temido y es por ello, que las agencias noticiosas no tardaron en colocarle a la cabeza de la Revolución e, instintivamente, otro tanto hizo el pueblo español. A primeros de agosto de 1936, Durruti era el héroe de la Revolución y el guerrillero número uno.

Su popularidad era hija de sus hazañas y de gestos salidos de su corazón y nadie hubiera podido arrebatársela, porque no era un héroe fabricado.

El comandante Pérez Farrás así lo comprendió, cuando, admirando sus cualidades naturales, un día le dijo: «Veo que te sobras a ti mismo». Y se despidió de Durruti abrazándole cordialmente, seguro que la Columna sería dirigida y mandada por un hombre capaz; pero Durruti, además de ser capaz para dirigir la Columna que llevaba su nombre, también impulsaba a la Revolución y facilitaba la labor revolucionaria que nuestro Movimiento realizó en Aragón, y fué entonces, cuando los observadores dijeron «Durruti y el movimiento que él representa saben lo que quieren y adónde van y con sus ensayos revolucionarios son capaces de revolucionar a toda Europa».

Sabían que Durruti había sido perseguido por sus actividades revolucionarias en Europa y América y que lo mismo que Alejandro Magno, nunca vaciló en cortar los nudos gordianos que se le presentaban en el camino y comprobaron que en Aragón había logrado lo que nunca pudo conseguir el capitalismo español ni la guardia civil: Hacer trabajar a los gitanos.

Ellos hicieron una carretera y trincheras en el sector que ocupaba la Columna Durruti.

El mundo sediento de líderes y caudillos, no tardó en dirigir sus miradas hacia Durruti y así lo convirtieron en un Idolo, temido por unos y adorado por otros. En las operaciones de Tremp y en otras, lo mismo que el Cid, después de muerto, su nombre contribuía a ganar batallas. En San Romá de Abella y en Bastús, los prisioneros nos dijeron: «Cuando supimos que érais los de Durruti quienes nos atacabais, ya nos dimos por vencidos». Sin embargo, en aquella época, Durruti estaba enterrado desde hacía cerca de dos años y nuestra unidad se llamaba 26 División.

Por otra parte, nuestro movimiento estaba demostrando que «Africa no comienza en los Pirineos», puesto que los trabajadores del mundo comprobaban que la emancipación integral había comenzado al otro lado de los Pirineos y es por ello, que tanto el capitalismo privado como el estatal, se confabularon para estrangular a esa Revolución que estaba terminando con sus privilegios. Contra ella iniciaron una lucha subterránea y secreta los poderosos del mundo; aunque los comunistas habían fabricado un «Lenin español», quienes están acostumbrados a tener los hilos del poder en sus manos comprobaban que la verdadera fuerza la tenía el Movimiento Libertario, porque el 60 % de los combatientes dependían de él y a todos los representaba Durruti.

Cuando los riteños llegaron a las puertas de Madrid, toda la Columna quería ir a salvarlo, Y, el pueblo de Madrid, no tardó en decir: ¡Ha venido Durruti! Sabían que la Columna había arrollado al fascismo desde Barcelona hasta las puertas de Zaragoza y muchos conocían su heroismo y su leyenda y es por eso que, de boca en oído, el pueblo, con alegría y entusiasmo, decía: ¡Ha llegado Durruti! ¡¡Ha llegado Durruti!! Y midiendo el peligro su entusiasmo les hizo gritar: ¡Vivan los catalanes! Con esos vivas salidos del fondo del corazón querían manifestar el aprecio que sentían por los milicianos y por un pueblo que era menospreciado por el centralismo. ¡Cómo une a los seres humanos el peligro!

En aquellos días, el pánico se había apoderado de mucha gente. El gobierno se había ausentado, llevándose lo más necesario y el pueblo gritaba: ¡Viva Madrid sin gobierno!

Por otro lado, el fascismo internacional concentró todos los combatientes y el material bélico que tenía a su alcance para apoderarse de la ciudad del Manzanares.

Ante momentos tan decisivos, el general Miaja pidió a Durruti que con los hombres que habían llegado de Aragón, sin perder un segundo, se dirigiesen a La Moncloa, donde el enemigo, después de haber tomado los edificios en construcción de la Ciudad Universitaria, se aprestaba para apoderarse de Madrid. La situación, estratégicamente, era catastrófica. El viaje había sido largo y una noche de descanso era necesaria; pero Miaja le dijo: «Tiene toda la razón, pero piense que quizás mañana sea tarde».

Unas horas después. «Las tribus de Aragón» (así nos calificó un desvergonzado) con una elocuencia sin igual con los fusiles, los fusiles ametralladoras y la bomba «Fai», les hablaron un lenguaje que el enemigo no comprendía. Esa bomba en manos expertas, despanzurraba y convertía en montones de hierro a los tanques. Los moros, los legionarios y los facciosos cuando veían que sus compañeros eran carbonizados o despedazados, comprendieron que en el frente de Madrid se había operado un cambio. Y Durruti, sin proponérselo, comenzó a eclipsar a otros héroes.

Su prestigio de revolucionario, de guerrero y de hombre bueno, empezó a calar hondamente en las entrañas del pueblo español. Todos los combatientes, sin distinción, comenzaron a admirar a Durruti, porque era un hombre sencillo, que no le agradaba exhibirse ni disfrazarse.

Mientras tanto, el «Lenin español» (Largo Caballero), ya no satisfacía a quienes querían utilizarlo. Y la sombra de Durruti comenzó a preocupar a todos los servicios secretos que querían llevar las aguas de la Revolución a su molino. Asesinar a todo un pueblo era imposible; pero por algo tenían que comenzar. Unos nos habían negado armamento, otros nos lo mandaban con cuentagotas y lo entregaban a quienes les convenía. Todos a una, habían comenzado a cavar nuestra fosa. Si tenemos en cuenta que el prestigio de Durruti acrecentaba el de nuestro movimiento, fácilmente adivinaremos quien iba a ser la primera presa.

Y Durruti murió en Madrid, pero éste se salvó. En cambio, veamos lo que perdimos nosotros.

Aceleraron la militarización. Formaron el mando único. Montaron fábricas de galones. Crearon el Servicio de Investigación Militar (S.I.M.). Militarizaron las industrias de guerra y desarrollaron el peor engranaje que ha conocido el pueblo español.

Con la militarización, disfrazaron a los milicianos y les hicieron perder su personalidad.

Mediante el mando único, hacían morir heroicamente a los combatientes que les estorbaban. Y a partir de entonces, las unidades militares eran bien o mal armadas y equipadas según la filiación que predominaba en su seno o la etiqueta de sus jefes.

Las fábricas de galones lograron que el 80 % de los jefes llevaran una etiqueta con cola, que traía mucha cola.

El S.I.M. estaba al servicio de Stalin.

Con la militarización de las industrias de guerra y el servicio mencionado, se preparaban para destruir a la C.N.T. y crear una Central Unica.

Con esos puñales amenazaban al Pueblo por los cuatro costados, mientras los gramófonos repetían consignas provocadoras como la siguiente: ANTES DE TOMAR ZARAGOZA, HAY QUE TOMAR BARCELONA.

Y Barcelona fué tomada a raíz del complot del mes de mayo de 1937.

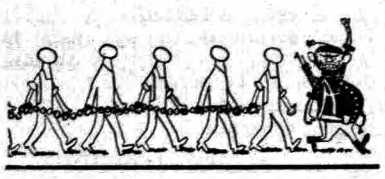
Después, el mando único liquidó el Consejo de Aragón, sin que la Columna Durruti interviniera porque la militarización se lo prohibía. Y frente a sus narices, dejó que mataran al hijo que ella parió.

Dije entonces, que Durruti era un Idolo, aunque para nosotros sólo era un compañero de acción; pero considero que si no hubiesen muerto a Durruti, la guerra no hubiera seguido el mismo curso. Su energía, su ímpetu, su rapidez en la acción para solucionar ciertos problemas y su gran habilidad para cortar los nudos gordianos, o bien le hubiesen llevado a la cumbre, o le hubieran tenido que fusilar... En todo caso, presiento que nuestro movimiento no hubiese sido arrastrado a un tres de Mayo, ni hubiera abandonado un ápice de las conquistas sociales y revolucionarias.

Durruti no permitió que nadie robase a la Revolución. Tampoco hubiera consentido que 7.800 cajas que contenía cada una 75 kilos de oro aproximadamente, fueran embarcadas hacia Moscú. Ese robo lo hubiese hecho pagar muy caro a quienes lo autorizaron.

Si la confabulación mundial fué la causante de la muerte de Durruti, debemos reconocer que tuvieron muy buena puntería.

F. PAUNER SOSPEDRA.



GRAN FESTIVAL ARTISTICO EN SAINT-ETIENNE

El dia 1° de diciembre 1963, el Grupo Artístico « El Progreso », pondrá en escena el sainete cómico: «La real gana»; después se presentará un número de variétés, en el que participarán los mejores artistas de la Región. Habrá cante flamenco, bailes regionales. El festival será a beneficio de las familias de los detenidos en Francia.

Acudid todos los Españoles a pasar una tarde agradable a la amical laica del Sole, 2, rue Bournier, St-Etienne.

Carta abierta al Sr. Hugh Thomas

(Continuación)

Los métodos empleados eran los mismos en todas partes; cuando una ciudad, grande o pequeña, era tomada por los facciosos el castigo era terrible, no parando el terror y el crimen. En cierto pueblecito andaluz, el número de hombres, jóvenes y viejos era de 380, los fusilamientos alcanzaron a 400 personas.

Otro hecho que sólo el narrarlo causa espanto: en otro pueblo de la provincia de Huelva, en los 32 días que precedieron a la ocupación de los facciosos, no se había producido ni molestias ni detención alguna por parte de las Autoridades republicanas y Sindicatos; al entrar en el mismo las fuerzas fascistas, compuestas de requetés, falangistas y algunos soldados al mando del comandante Redondo, de triste memoria para todos los pueblos de la comarca, más un grupo de frailes con cinturón, canana, correaje y pistola al cinto, a las pocas horas, la cárcel, cuya cabida era para ocho o diez personas, en 24 horas habían más de 100; a la mañana siguiente aparecieron los primeros fusilados, cuyos cadáveres (12) abandonados en medio de la calle los dejaban para infundir el terror; antes de terminar el primer año **triunfal,** palabra escogida con habilidad y que sembraba pánico, quedaba en este pueblo una siembra de algo más de un centenar de fusilados, entre los cuales había dos mujeres, una que había dado al mundo 14 hijos, cuatro de los cuales lucharon con los republicanos (cosa paradójica, actualmente viven todos), ninguno fué víctima de la guerra, solamente la que los trajo al mundo; la otra, Carmen, que no pasaba de 35 años, cuando fué conducida al suplicio estaba a punto de dar a luz, lo que no fué obstáculo alguno; al recibir en su cuerpazo grande de mujer la descarga, la criatura vino al mundo, es decir, comenzó a venir al mundo minutos antes y allí quedaron los cadáveres de las dos mujeres y el del recién nacido, que murió junto al frio cuerpo de su madre.

Después de los fusilamientos, el rito acostumbrado era celebrar misa; así creían quedar libres de todo pecado. Otro testimonio que le hará meditar con calma es el siguiente: al producirse la rebelión en Sevilla, la oposición por parte del pueblo fué unánime; junto con los guardias de asalto que fueron las únicas fuerzas que se aliaron al pueblo, comenzó la lucha en calles y edificios públicos; más de diez días duró la resistencia por parte del pueblo y los de asalto y al final fueron vencidos y pasados por las armas los que quedaron con vida, pero los fusilamientos no pararon durante y después de la guerra y pasaron de veinte mil las personas asesinadas.

El general Queipo de Llano, viendo la resistencia que los pueblos cercanos a Sevilla oponían al levantamiento iniciado en la Capital — como por lo demás así lo hicieron todos los pueblos del resto de España — les habló por radio, conminándoles a que no tuvieran t e m o r y que dejasen puertas y ventanas abiertas al entrar los nacionales y de esa forma se consideraría a sus habitantes amigos y por tanto libres de toda represalia; los habitantes del barrio más grande de Sevilla, Triana, opusieron seria resistencia y lo pagaron bien caro junto con el pueblo de Camas; al entrar el tercio con los moros regulares, falangistas y requetés y toda clase de gente enemigos del progreso, de la libertad y de todo lo que signifique adelanto, introduciendo los fusiles por lus huecos los descargaban, exterminando a toda persona que pudiese encontrarse en el interior; no se respetó a nadie, con saña feroz y salvaje, mujeres, ancianos, niños, todos eran barridos por el fuego a bocajarro.

Después, como en todas partes durante los tres años de guerra, los cementerios, carreteras y caminos eran testigos mudos de las ejecuciones macabras realizadas de madrugada por las jarcas — así se denominaba a los grupos de individuos que actuaban en todas partes para este menester.

Los hechos que expongo, Sr. Thomas, son nada más que algunos, ya que sería interminable el narrar todos y lo dejaremos para el historiador que pueda describir con todo detalle el crimen cometido con un pueblo tan noble como el español; estoy convencido, al leer tantas reseñas de su libro, que nadie ha aludido a la matanza llevada a cabo en la plaza de toros de Badajoz (Extremadura), donde cerca de cuatro mil hombres, hacinados en el ruedo, fueron fusilados con ametralladoras emplazadas en los tendidos; esta faena tuvo lugar después de una gran batalla donde el pueblo, unido a la excasa guarnición al mando del malogrado coronel Puidendola, contuvo las banderas del Tercio, regulares y moros, infligiéndoles grandes pérdidas, pero al final fueron vencidos y el valiente coronel, con las excasas fuerzas que le quedaron, pasó a Portugal y desembarcó en Tarragona con el propósito de seguir luchando contra el borracho de Sevilla; todas las poblaciones de esta región extremeña: Caceres, Alcántara, Coria, Plasencia, Trujillo, Logrosan, Montanchez, Badajoz, Mérida, Jerez de los Caballeros, Fregenal de la Sierra, Don Benito, Medellin, Azuaga y todas las demás pequeñas y grandes en donde las autoridades republicanas fueron tolerantes con las personas de derecha y no se tomó represalias con nadie; pero al llegar los salvadores de la Patria los crímenes fueron por miles; en Azuaga, los republicanos ajusticiaron a cinco personas de derecha; cuando entraron en dicho pueblo los salvadores de la Patria, las personas fusiladas se contaron por millares de inocentes; además los nacionalistas empleaban un sistema repugnante y antirespetuoso con las mujeres, sin tener en cuenta la moral, la dignidad de la mujer, madre de todos; tan pronto como ocupaban las ciudades, a las detenidas se les cortaba el pelo, se les hacia ingerir una fuerte dosis de aceite de ricino mezclado con pan, lo que causaba no pocas víctimas; después eran paseadas por las calles, acompañadas por bandas de música, en las que a veces tomaban parte a la fuerza los padres, hermanos, novios o maridos que fuesen músicos y marchaban en el cortejo de las rapadas a cero.

Como el castigo contra el pueblo fué en extremo duro y terrible en todas partes y sobre todo en las provincias andaluzas y extremeñas, en cada una de ellas, pasaban más de veinte mil las pasadas por las armas, pero batió el record la capital de Sevilla, donde, al terminar la guerra se contaban ya treinta mil entre hombres y mujeres los exterminados.

A estas cifras, habrá que añadir las consumadas en el resto de España y durante los quince años siguientes a la terminación y que aún hoy no ha parado el carro de la muerte.

¿A qué cantidad, Sr. Thomas, asciende el crimen nacionalista? Me permito hacerle una observación, por si lo sabe y que por piedad hacia los fascistas Vd. no ha querido mencionarlo en su libro. Una célebre frase que boínas rojas y falangistas y señoritos llevaban inscrita en el cañon de los fusiles y que era la frase ritual que lanzaban en todas las localidades que ocupaban y que era **«Viva la muerte»...** unida ésta a la otra de «Una, grande, libre y «Viva España» y así iban obteniendo el triunfo por el terror y la sangre. Para vencer y aterrorizar a España, hubieron de practicar el crimen por serie, ya que de otra for-

(Suite en page 7.)

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

GRAN MITIN EN NARBONNE

La Unión Local de la C. N. T. F. de Narbonne organiza un gran mitin para el domingo día 24 de Noviembre, en el Ciné-Club de esta villa, con la participación de los siguientes oradores:

Raymond FAUCHOIS, por la C.N.T.F.

André RESPAUT, por el M. L. F.

Federica MONTSENY, por la C. N. T. E.

Tratarán de « L'Anarcho-Syndicalisme et l'actualité ».

Todos los compañeros, amigos y público en general, quedan cordialmente invitados.

GRAN FESTIVAL EN TOULOUUSE

S.I.A. organiza un gran festival para el dia 24, a las 15 horas, en la sala de la Bourse du Travail, place St-Sernin.

El programa es de los más sugestivos: variétés, bailes regionales, rapsodas, canciones modernas. etc., etc., por veteranos e incipientes artistas, todos rivalizando de entusiasmo y de buena voluntad.

Y si por ello fuera poco, el motivo que determina la organizacion de este espectáculo, no puede ser más simpático: el beneficio se destina a la ayuda a los presos antifascistas.

Estamos seguros de que los compañeros se apresurarán a retener sus entradas para la tarde del dia 24. Pueden hacerlo, sea en la Bolsa del Trabajo, sea en la Seccion Local de S.I.A.

¡Todos al festival de S.I.A., el dia 24! ¡Una tarde de arte, de alegria y de solidaridad!

S.I.A. DE ROANNE

La Comisión de «Amigos de S. I.A.», convoca a sus adherentes a la reunión semestral que se celebrará el dia 24, a las nueve de la mañana, en su Local Social.

Esperamos asistencia y puntualidad. **LA COMISION.**

AVISO URGENTE

Los compañeros y amigos del que fué Luis Castán Lasus, que en 1943 se encontraban con él trabajando en Collioure (P.O.), villa L'Arapède para la empresa alemana Arbeitsvertrag, se les ruega con mucho interés se pongan en relación, urgentemente, con el compañero Miguel Granell Catalán, que habita 26 bis, rue Sacré-Cœur, Lourdes (Hautes-Pyrénées), para un asunto de capital importancia con destino a la Viuda del que fué en vida compañero Castán, brutalmente maltratado y apaleado por uno de los guardianes de la citada Empresa, según declaración especial de la Viuda.

F.L. DE BRIVE

Se recuerda a todos sus afiliados, que las reuniones se celebran el primer sábado de cada mes, a las 9 de la noche, en el sitio de costumbre. **EL SECRETARIO.**

FESTIVAL EN CLERMONT-FERRAND

La Comisión de Cultura y Propaganda organiza un Festival, para el domingo, 24 de noviembre 1963, en la sala de Fiestas de la casa del Pueblo. Se pondrá en escena la obra en tres actos: «Un alto en el Camino», de Julián Sanchez Prieto (Pastor poeta), y seguidamente bailes folklóricos.

*

PARADEROS

Se ruega a quienes conozcan el paradero de Porfirio Bosque Muñiz, de Ablaño (Asturias), lo comuniquen a P. Sión, 47, rue Ducau, Bordeaux (Gironde).

CAUSERIE A MARSEILLE

Sous l'égide de la C.N.T., la Fédération anarchiste et le groupe Jeunes Libertaires de Marseille organisent le dimanche 1er décembre, à 9 h. 30 précises, à la vieille Bourse du Travail (rue de l'Académie), une causerie-débat sur le thème : « L'Allemagne de l'Est vue par un anarchiste ».

C'est notre jeune camarade Claude Mourre qui traitera le sujet, et nous invitons cordialement tous les camarades et tous les sympathisants à assister nombreux à cette réunion.

C.N.T. - F.A. - J.L.

TOURNEE DE CONFERENCES

Organisée par la Libre Pensée, avec la participation du camarade Perrodo Le Moyne qui traitera : « LA VERITE SUR LE CONCILE »

A Sète, le mardi 26.
A Béziers, le mercredi 27.
A Perpignan, le jeudi 28.
A Narbonne, le vendredi 29.

Par le présent communiqué sont invités tous les camarades et le public en général.

EN LYON

LIBRE PENSEE DU RHONE
7, rue Major Martin, 7

Domingo 24 de noviembre, a las 9 h. 30 de la mañana, en el 286 du Cours E. Zola.

GRAN CONFERENCIA

a cargo de H. Bordes, secretario federal de la L.P. du Rhône que tratará:

«Lourdes y sus Misterios»

Todos los compañeros, simpatizantes y amigos de Lyon y las secciones cercanas, quedan cordialmente invitados.

FEDERACION LOCAL DE TOULOUSE

Esta F. L. organiza una interesante conferencia, para el día 8 de diciembre en nuestro domicilio social (Bourse du Travail), en la que disertará el compañero Manuel Buenacasa, sobre el tema: *Cómo se produjo la eclosión de la C.N.T.*

Esperamos que dado lo interesante del tema, asistirán todos los militantes.

El Secretariado.

S. I. A. EN BEZIERS

El Secretariado de S.I.A. en Béziers convoca a todos sus afiliados y simpatizantes, a la Asamblea general, que tendrá lugar el sábado día 30 de noviembre a las 21 horas, en nuestro local social.

Rogamos la asistencia de todos los compañeros.

F.L. DE TOULOUSE

El Secretariado de la Federación Local de Toulouse convoca assamblea general para el sábado, dia 30 de noviembre, a las 21 horas, en el local social, Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos.

Mitin en Grenoble

Patrocinado por la Liga de los Derechos del Hombre, el dia 24 de noviembre, a las 9 de la mañana y en la Bolsa del Trabajo de Grenoble, tendrá lugar un mitin de información en el que serán puestas de relieve ante la opinión pública las represiones salvajes sufridas por los mineros asturianos en particular y el proletariado y pueblo español en general, las detenciones en Francia de los militantes del Movimiento Libertario español encarcelados injusta y arbitrariamente.

Daniel MAYER, Presidente de la Liga de los Derechos del Hombre, hará uso de la palabra en la tribuna, y el abogado DECHEZELLE nos honrará con su presencia.

Con la Liga ya mencionada se han solidarizado para organizar este mitin las sindicales obreras francesas, la Alianza Sindical Española, S.I.A., Socorro Popular francés, P.C.F., P.S.U., la F.A.F. y otras colectividades.

*

ATENEO ESPANOL DE TOULOUSE

CONFERENCIA

El Ateneo Español de Toulouse organiza una conferencia para el domingo 24 de noviembre, a las diez de la mañana, en la Salle de la Mutualité, 3, rue de Metz, la cual irá a cargo del eminente publicista Julio Just, quien disertará sobre el sugestivo tema: *Joaquín Costa, precursor de la revolución española.*

Entrada libre.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Pueden sernos solicitadas las siguientes obras:

«Don Quijote de la Mancha», 18,00 F.

«Cataluña 1937», de George Orwell (Testimonio de la Revolución Española), 10,00 F.

«La Grande Trahison», de Jesus Hernandez, 8,50 F.

«De la Division du Travail Social», de Emile Durkheim, 20,00 F.

«Le suicide», del mismo autor, 22,00 F.

Pedidos a J. Borras, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).

Giros a M. Celma, 4, rue de Belfort, Toulouse, C.C.P. nº 952-38.

XII CONGRESO DE LA ASOCIACION INTERNACIONAL de los trabajadores

El día 30 de noviembre, en la Sala de Actos de la Mairie de Puteaux (Seine), empezará sus trabajos el XII Congreso de la A.I.T. He aquí el Orden del Día:

I. a) Apertura del Congreso.
b) Nombramiento de mesa de discusión, de la Comisión Revisora de credenciales y de la Comisión Revisora de Cuentas.

II. a) Dimisión del Secretario general y del Secretariado de la A. I. T.
b) Informe del Secretariado Internacional. Informe sobre « A. I. T. ».
c) Informe de las Secciones.
d) Examen de la situación de cada Sección y manera de mejorarla.

III. a) ¿Deben modificarse o no los Estatutos de la A.I.T. en aquellos artículos sobre los cuales alguna Seccion presenta proposiciones al respecto?
b) ¿Debe reconsiderarse el acuerdo de nuestras relaciones con la S. A. C. ?

IV. a) Análisis a fondo de la evolución del capitalismo y del Estado en los países capitalistas, los países bajo régimen socialista estatal y en los países sub-desarrollados.
b) Precisión de la posición ideológica y táctica ante esa evolución.

V. a) Examen del desarrollo de las diferentes Internacionales sindicales y actitud de la A.I.T. con referencia a las mismas.
b) Sobre implicaciones posibles derivadas de la acción que desarrolla la Sección Española y su Alianza Sindical.

VI. a) Iniciativas para desarrollar y engrandecer a la A.I.T.
b) Influencia moral y atracción en los medios obreros industriales y campesinos, intelectuales y juveniles.
c) De la propaganda en general y sobre el periódico « A.I.T. ».
d) Sugerencias y discusión de los puntos esenciales de un folleto-manifiesto de la A.I.T., tendente a exponer de una manera precisa y bien centrada la posición de nuestra Internacional ante los problemas mundiales que conciernen a la clase obrera, a la defenda de sus intereses vitales y a la transformación social del mundo capitalista y estatal.

VII. Sobre los medios de apoyar económicamente a la A.I.T.

VIII. a) Residencia del Secretariado de la A.I.T.
b) Nombramiento del Secretario general y de nuevo Secretariado.
c) Asuntos generales y clausura del Congreso.

Se prevé, a propuesta de la Sección Española, la celebración de un gran mitin internacional en París.

Oradores probables : Raymond FAUCHOIS, por la C.N.T. francesa; KEN HAWKES, por la Federación Sindicalista Británica; Federica MONTSENY, por la C.N.T. española; Germinal ESGLEAS, Secretario saliente de la A.I.T.

Presidencia: SORIANO, por la C.N.T. francesa.

En el próximo N° y en «Le Combat Syndicalista», se publicará la lista completa de los oradores y el lugar en que se celebrará el acto, que esperamos obtendrá gran éxito.

Carta abierta al Sr. Hugh Thomas

(Suite de la page 6.)

ma — y ellos bien lo sabian — no hubieran vencido a un pueblo que con tanto coraje y heroísmo supo defender su libertad.

Le expongo estos testimonios, para hacerle saber que los facciosos tienen toda la responsabilidad del hecho criminal de esa gran tragedia que asoló todo el territorio español.

Los republicanos, por el contrario, tenemos la ventaja histórica de llevar la razón, la gran razón que nadie comprendió o no se quiso comprender y que, al percatarse de su gran error, era ya tarde; ya tenían sobre sus espaldas los latigazos de la Gestapo, los bombardeos sobre Londres y de toda Inglaterra; después vino la ocupación de toda Europa y que para vencer el nazi-fascismo se precisó cinco interminables años, sin olvidar la complicidad de Franco, que daba toda clase de ayuda a los enemigos de Inglaterra de Francia y de la Democracia.

Miles de republicanos españoles dieron su vida en todos los frentes, combatiendo el enemigo común, pero al obtener la victoria se olvidó muy pronto a los españoles y a la España sojuzgada y martir.

El dia que España goce de libertad como la que Vd. goza en su país, porque, a fin de cuentas, Sr. Thomas, Vd. no sabe qué significa el perderla — y aquí viene a cuento esas célebres palabras dichas por un personaje símbolo de Ibèria, Don Quijote, cuando explica a su escudero: «Sancho, amigo, la libertad es el don más preciado que han dado al hombre los cielos»; pues cuando esa libertad sea un hecho en España, el mundo sabrá todo lo trágico, espantoso, cruel y ruín de la obra llevada a cabo por un grupo de generales, con Franco a la cabeza, portando como estandarte la fé católica que empleaban para el crimen; estos generales, que nunca fueron capaces de batir las guerrillas rifeñas, pero que si supieron, con ayuda de esos mismos rifeños, llevados a España, ayudados de 200 mil italianos y más de 50 mil alemanes, fomentar una guerra cuyo fin era y sigue siendo suprimir los anhelos de libertad y democracia en el suelo ibérico; terminemos, pues, este modesto informe, con la solemne declaración siguiente:

Los franquistas, para acusar a la República, elaboraron un informe llamado «Causa General». El pueblo español, España entera, hará también su atestado, pero éste irá cargado de verdades, ya que cada ciudad, cada pueblo, cada aldea, sabrá recopilar con testigos y familiares los hechos cometidos en nombre de unos principios carentes de humanidad, de sentimientos y de moral.

No faltará, pues, un historiador que regale al mundo la historia completa e imparcial de la tragedia española y la encabece con este título:

«Los crímenes del franquismo, ante la humanidad y la Historia».

Y nada más, Sr. Thomas; confío que la promesa que hizo en la Radio-difusión francesa al Sr. Julián Antonio Ramirez, de cierta revisión a su libro, sea un hecho y al mismo tiempo pueda poner más al desnudo los crímenes del fascismo español.

DANERI.

Rabat 1963.

LO DICEN ELLOS

(Suite de la page 2.)

actual Gobierno. O bien todos esos «slogans» son falsos, o bien hay algo que no funciona en la censura oficial.

*

Hasta aqui el Boletin de las H.O.A.C. A nosotros solo se nos ocurre pensar que, si por un lado, se incita y se protege la emigración de la mano de obra calificada, y por el otro, como vemos, se asusta a los soldados para que deserten el campo, el taller y la oficina, ¿quién va a trabajar en la España franquista, donde más de la mitad de los hombres útiles actuan en el ejército, la marina, la policía, la guardia civil, la magistratura, enorme burocracia y otros enchufes por el estilo?

Un génie méconnu — Wilhelm Reich

En 1954, la sévère et tyrannique « Federal Food and Drug Administration », attaquait en justice un savant européen, réfugié aux U.S.A. depuis 1939. Ce dernier refusa d'être traîné devant un tribunal, et fit valoir ses raisons dans une lettre adressée au Juge de District du Maine : sociologue et psychiâtre, il voyait mal comment un organisme pour la protection alimentaire était compétent pour lui intenter un procès. Mais l'atmosphère hystérique du mac-carthysme n'était pas faite pour faciliter les discussions. Wilhem Reich fut jeté en prison et mourut le 3 novembre 1957 au pénitencier fédéral de Lewisburg. Ses œuvres furent saisies et brûlées.

Cette histoire incroyable qui rappelle les chasses aux sorcières du moyen-âge demande a être élucidée. Qui est Wilhem Reich, et pourquoi son œuvre est-elle systématiquement passée sous silence ?

*

Wilhem Reich est né le 24 mars 1897 dans la partie ukrainienne de l'empire Austro-Hongrois. Il fait de brillantes études de médecine à l'université de Vienne et devient rapidement vice-directeur de la Polyclinique Psychanalytique. En 1930, il s'installe à Berlin pour y poursuivre ses recherches sur l'hygiène mentale dans divers hôpitaux et cliniques. Il est membre du Parti Communiste allemand et milite dans la même cellule qu'Arthur Koestler. En 1933, Hitler ayant pris le pouvoir, Reich doit fuir l'Allemagne et gagne alors la Norvège où il travaille à l'Institut de Psychologie de l'Université d'Oslo. En 1934, invité aux U.S.A., il fonde « L'Orgone Institute » qui s'occupe de recherches en Biophysique. C'est dans ce domaine inexploré qu'il fera ses découvertes les plus marquantes, notamment en élaborant la théorie de l'Orgonomie, la science de l'énergie vitale. En 1954, le Mac-Carthysme mettra un terme aux activités de Reich, jugeant ses écrits trop explosifs. Quand on saura que Reich fut simultanément exclu du Parti Communiste par les staliniens et de la Société de Psychanalyse par les timides petits bourgeois de Vienne, on est en droit de se demander ce qui a motivé un tel acharnement contre lui.

*

On sait que la psychanalyse propose une image de l'homme, centrée sur les conflits de la prime enfance. Or, Freud n'a jamais mis en question la société qui provoquait les conflits en imposant aux individus des refoulements spécifiques. Le dressage des enfants a pour but de les adapter à un monde donné et le terrorisme anti-sexuel qui s'intègre à ce dressage et que Freud avait d'abord dénoncé, lui apparut finalement comme un mal nécessaire si on voulait préserver l'équilibre social.

Wilhem Reich, qui était un révolutionnaire, n'acceptait pas cette vision pessimiste : oui, disait-il, Freud a raison quand il croit que notre société se survit, en réprimant la fonction sexuelle, car des individus épanouis et libérés ne se laisseraient plus mener comme des bêtes de somme. C'est la structure sociale actuelle qui fait vivre tout le pénible olympe freudien, en étouffant la sexualité naturelle, la castration psychologique avec ses tristes séquelles, est la rançon d'un ordre autoritaire qui a besoin d'individus soumis et donc appauvris.

Il s'agit par conséquent de détruire une société qui engendre à tour de bras des névrosés, des solitaires et des anxieux, sans parler de la misère sociale en général.

Wilhem Reich engagea alors un combat perdu d'avance : contre ses confrères, en dénonçant l'embourgeoisement de la psychanalyse, et contre les staliniens, en soulignant le caractère réactionnaire des lois réprimant l'avortement et le divorce, ainsi que le rétablissement de la famille au service de l'Etat soviétique.

Liberté sexuelle et oppression politique, sont inconciliables, et Reich luttera inlassablement en faveur d'une démocratie authentique, où l'union libre aurait remplacé la famille actuelle.

Tout en refondant les découvertes freudiennes dans une perspective socialiste, Reich élabora une conception originale des névroses, montrant par exemple que les ravages exercés par une société mal faite altèrent l'ensemble de la personne, le corps y compris, et depuis sa découverte de la cuirasse caractérielle des névrosés, on peut littéralement parler d'aliénation physiologique.

L'œuvre de Reich, dont l'ampleur n'a d'égale que le silence qui l'entoure, est une géniale synthèse des idées révolutionnaires de Marx et Bakounine, avec le meilleur de ce que nous a légué Freud.

MARKUS.

L'EGLISE et la Libre Pensée

L'EGLISE CONTRE LA DEMOCRATIE DE L'ENSEIGNEMENT

La paix sur la terre... ne peut se fonder ni s'affermir que dans le respect absolu de l'ordre établi par Dieu.

(Jean XXIII,
« Pacem in terris »).

L'ordre établi par Dieu ?

Dans un article de mars 1957, la revue catholique « Nouvelles de la Chrétienté » définit clairement ce qu'il faut entendre par là, en matière d'éducation et d'instruction. Voici les passages les plus significatifs de cet article :

« Il est normal qu'il y ait dans la société des conditions diverses. Il est normal aussi que la diversité se répercute sur l'éducation et sur l'instruction. Si l'on admet qu'il puisse et qu'il doive y avoir, dans toute société, une élite durable, par exemple, une noblesse ou plutôt des familles nobles, il faut admettre que les fils de ces familles soient élevés, et même instruits en nobles, en aristocrates, donc autrement que les fils du peuple, ou même de la bourgeoisie... »

« Bref, à conditions diverses, il faut éducation diverse. On objectera qu'ainsi les fils de familles riches continueront, même s'ils sont inaptes, d'encombrer les bancs de nos collèges et de nos lycées et d'exercer la patience de nos professeurs. Oui et nous ne voyons pas que le mal soit si grand. Il n'est peut-être pas mauvais que, dans une classe, comme dans la vie, les divers degrés d'intelligence soient représentés... »

« L'égalité des divers membres de la société consiste uniquement en ce que tous les hommes tirent leur origine de Dieu. En conséquence, il est conforme à l'ordre établi par Dieu, qu'il y ait dans la société humaine des princes et des sujets, des patrons et des prolétaires, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des nobles et des plébéiens... »

Tout commentaire serait superflu.

UN MAUVAIS PATRON !

D'après « Paris-Match » numéro 720, le clergé se débat dans une extrême pauvreté et il convient de s'apitoyer sur les « 40.000 prêtres qui n'ont ni congé payé, ni Sécurité sociale ». Il ne se passe pas de jour sans que l'Eglise, pour ses **prêtres,** pour ses **écoles,** pour ses « **œuvres** », ne sollicite la « générosité » des gens...

Pourtant, si on en croit l'article publié le 24 octobre 1958, par l'hebdomadaire **financier** « La Vie Française », sous le titre : « L'Eglise, une monarchie absolue aux finances mystérieuses », l'Eglise est riche.

Voici cet article :

« Une commission cardinalice, présidée par le cardinal Caneli, contrôle « l'Administration spéciale », gère un milliard en titres et 750 millions de lires versées en 1929 par l'Italie au Saint-Siège, lors des accords de Latran (...). Les fonds ont été versés dans les chemins de fer italiens en pleine réorganisation à l'époque; chez Fiat, le Vatican domine en majorité (...). Le chianti se vendange sur des terres dont la grande partie appartient au Vatican. 18 % des actions de la Téléfonica et d'importants capitaux de la compagnie d'aviation Alitalia ont été investis par le Saint-Siège. De vastes quartiers de Rome appartiennent au Vatican où l'on construit sans cesse des immeubles de rapport. 7 à 8 milliards de lires rentrent tous les ans dans les caisses de la Banque du Saint-Esprit, destinés à financer les pays où l'Office doit engager des frais considérables pour lutter contre le comunisme (...). Les avoirs du Vatican en Suisse dépassent 400 millions de francs suisses. En France, le Vatican a investi 7 milliards dans les textiles, le papier, la laine. En Espagne, il possède 35 % des tramways de Madrid. 8 milliards au Portugal, dont 33 % du capital placé dans deux conserveries de poisson. Aux U.S.A., il a mis des fonds à la Warner Bros, à la chaîne de télévision R.C.A., à la General Motors et dans les affaires de la Dupont de Nemours. En Amérique ses biens sont évalués à 300 millions de dollars. Au Japon, les financiers du Saint-Siège ont placé des capitaux dans des usines de bicyclettes et d'appareils de photo (...).

Que les prêtres se retournent donc vers leur employeur... Il a les reins solides et peut payer !

La Section arbresloise de la Libre Pensée.
(Groupe Pierre-Mouchet).

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

ESPOIR — CNT AIT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

Echos... de presse

J'estime utile (à tort ou à raison) — pour cela les lecteurs jugeront — de commenter, selon les circonstances, des faits relatés par la presse, des présentations d'opinions et des affirmations justifiant le régime que beaucoup d'humains désireraient transformer.

Cette fois-ci, sur « La Dépêche du Midi » du 4 novembre 1963, je ne puis manquer de présenter trois sortes de commentaires. Les premiers sur la relation de faits des plus déplorables. Jugez-en.

SUPPRESSION DES ARMEES. — Tant qu'une telle suppression ne se réalisera pas dans tous les pays — à commencer même par le nôtre — la sauvagerie humaine continuera.

Ces jours derniers, les gouvernants algériens et marocains avaient décidé une trêve en arrêtant les combats que se livraient leurs armées. Ainsi se rendant compte de la stupidité de la guerre, ils voulurent imposer leur autorité gouvernementale. Mais leurs armées qui étaient à pied d'œuvre et mises en place pour combattre, selon leur formation, ne l'entendirent pas ainsi; après une journée de repos, elles se remirent en train de jouer leur jeu, qui ne faisait qu'à peine commencer. Pour des armées justifiant leur existence, c'est normal; elles se préparent au combat pour effectivement combattre. Pour que le combat ne soit pas, des armées ne doivent pas se trouver en présence et le plus simple serait qu'elles n'existent pas. Solution des plus naïves, ne manquent pas de trouver des hommes de toutes les parties du monde car malgré les déprédations que tous les militaires font subir aux civils en général, ces derniers ne savent pas admettre la simple logique.

Il se peut que par suite de tractations, les armées arrêtent, momentanément les combats, mais que de rsiques subsistent ! Un exemple qui se renouvelle par trop de fois et qui peut faire jaillir une étincelle mettant le feu aux poudres. Les deux molosses mondiaux : les U.S.A. et l'U.R.S.S. font assaut de pacifisme, mais leurs militaires respectifs sont souventes fois en présence en Allemagne dans le couloir de Berlin où des altercations se produisent. Jouer avec le feu ne peut être que dangereux.

Autres méfaits des militaires : ce que nous trouvons de plus aberrant dans un grand nombre de pays, c'est d'apprendre que ce sont des armées qui, agissant en conséquence, prétendent changer de régimes, pour soit-disant, améliorer la situation des peuples, et ces derniers, nécessairement roulés, arrivent à accepter un tel état de fait. Ce sont des drames qui se renouvellent par trop souvent et depuis bien longtemps.

Il est déplorable de constater que certains, qui se prétendent pacifistes, acceptent les armées, soi-disant défensives, alors que la seule solution logique que nous devons poursuivre, malgré de nombreuses déceptions, pour ne plus subir des guerres, est l'abolition de toutes les armées.

DE LA HIERARCHIE. — A lire un journal, me permettant de l'éplucher, j'ai relevé la lettre d'un lecteur de « La Dépêche » pour commenter les commentaires de la rédaction du journal à cette lettre. Ce lecteur, M. Lafond, 8, rue de l'Industrie, titrant sa lettres : « **Hausse des salaires et hausse des prix** », se permet de critiquer les méthodes des syndicats qui acceptent benoîtement la hiérarchie que lui-même, sans vouloir la supprimer, trouve trop étendue. D'ailleurs il s'exprime ainsi : « **On semble oublier qu'il y a en France trop de différence entre le traitement du balayeur et celui de l'ingénieur. Qu'on le veuille ou non, le bas et le haut de l'échelle sont trop éloignés. Alors, tout simplement, la nouvelle hausse des prix qui ne manque pas de suivre, réduit à néant les maigres augmentations accordées aux petits, tandis que les gros sont généralement les bénéficiaires de l'opération. Au fond, c'est le petit qui est le dindon de la farce. Une farce qui dure depuis trop longtemps et a toujours contribué à la ruine de notre monnaie** ».

Je crois que ces quelques lignes suffisent pour refleter l'état d'esprit du lecteur et son désir de vouloir fonder une « **Confédération des petits salariés** » n'y change rien.

Mais c'est à la N.D.L.R. que je me permettrai d'émettre une critique. Pour être objectif, je cite la plus grande partie de cette note : « **Il est douteux, en tout cas, qu'un groupement supplémentaire arrangerait les choses et contribuerait à améliorer le sort des salariés. On peut se demander aussi dans quelle mesure l'écrasement de la hiérarchie est souhaitable. Les pays dont l'économie est la plus dynamique (U.S.A., Allemagne occidentale) ou l'une des plus puissantes (U.R.S.S.) ont un éventail des salaires beaucoup plus large que la France. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas consentir un effort particulier pour les classes sociales les plus défavorisées qui sont, en effet, les éternelles victimes de l'instabilité monétaire** ».

Et voilà, les bons rédacteurs bourgeois laissent « percer le bout de l'oreille ». « La Dépêche » a beau être l'organe de la démocratie mais avec l'existence de différentes classes. Ainsi le S.M.I.G. doit subsister, tout en lui accordant le minimum vital, quant à l'existence de la catégorie des économiquement faibles, elle est assez normale et n'ayant pas le nécessaire, ces derniers doivent

(Suite en page 3.)

Les Livres — Le Pari sur un mauvais cheval

Au moment où la Chine tient les manchettes, un livre comme celui de Tibor Mende « Des Mandarins à Mao » devrait être entre toutes les mains. Il jette une précieuse lumière sur ce qui se pase aujourd'hui, en expliquant ce qui s'est passé hier.

***

Vers la fin du siècle dernier, tandis que se désagrégeait la dynastie Mandchoue et que le confucianisme officiel tombait en discrédit, une Chine nouvelle naissait, caractérisée d'une part par la montée d'une nouvelle classe capitaliste et autre part par l'apparition d'un groupe d'intellectuels formés à des disciplines européennes.

C'est dans ce nouveau milieu qu'apparut Sun Yat-sen dont l'influence intellectuelle devait bientôt s'étendre à une bonne partie de la bourgeoisie frustrée.

En février 1912, la république succédait à la monarchie; mais la victoire des républicains allait être brève et serait suivie d'une nouvelle période de chaos. Déçu par ce premier échec et par l'aide que les puissances occidentales avaient apportée à la contre-révolution, Sun Yat-sen se tourna bientôt vers l'Union soviétique, seule puissance disposée à l'aider. Son alliance avec les communistes allait être déterminante pour la Chine.

Sun Yat-sen disparaissait le 12 mars 1925, sans avoir pu faire triompher ses idées. C'est Tchiang Kai-chek qui devait lui succéder à la tête du Kuomintang dont il ne tarderait pas à trahir tous les principes.

Après un premier pacte avec le commerce et la finance, à Changhai en 1927, le nouveau chef entreprenait contre les communistes une lutte systématique qui devait provoquer sa ruine.

Pendant ce temps, Mao-Tsé-toung, désavoué par les Soviétiques, mettait ses principes en pratique dans les montagnes du Chinkan-shan. Le résultat, écrit Tibor Mende, « fut quelque chose de totalement neuf dans l'histoire chinoise : au cœur même du pays naissait un pouvoir exécutif fort, agissant au nom d'une idéologie, et apportant des réformes révolutionnaires malgré l'opposition du gouvernement central» (1).

C'est entre ces deux formules de gouvernement que la lutte devait se poursuivre jusqu'au dénouement du drame dont les épisodes les plus marquants sont « la grande marche » des forces communistes vers le Yenan, à través un pays occupé par les forces adverses, et la guerre avec le Japon.

Jusqu'à la fin, les Etats-Unis tentèrent de sauver Tchiang Kai-chep, malgré l'avertissement du général Stilwell, dépêché par Roosevelt auprès des forces chinoises en 1941, qui déclarait : « Nous ne gagnerions pas grand-chose à appuyer l'attitude du gouvernement de Tchiang. Nous aurions pu gagner beaucoup en faisant pression sur lui pour l'obliger à coopérer et à réaliser l'unité nationale (avec les communistes); et s'il avait été incapable de le faire, en appuyant alors les éléments qui en Chine promettaient un tel progrès ». Ces conseils n'ont pas été suivis, et, le premier octobre 1949, Mao Tsé-toung proclamait la République populaire chinoise, tandis que Tchiang Kai-chek installait ses forces à Formose.

J.-C. DUSSAULT

(1) « Des Mandarins à Mao », Paris, Le Seuil (FOMAC).

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO